

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

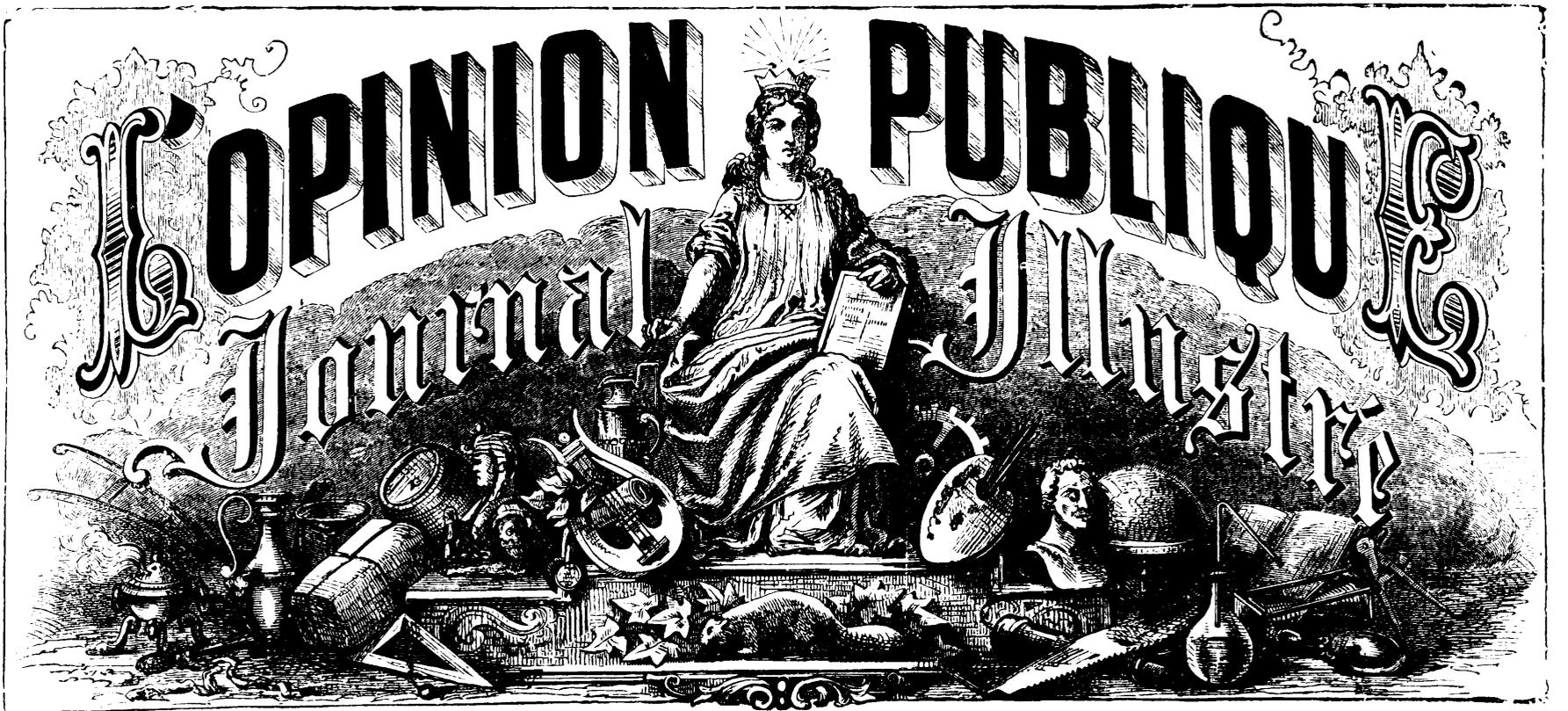
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



DANIEL O'CONNELL

« Qu'importe désormais que l'Irlande, Daniel, sorte de vos mains toute environnée de gloire, toute palpitante de nationalité, ou que vous succombiez sous la brutalité des baïonnettes ? Mais ils n'empêcheront pas les mots sacrés de justice, de liberté, de patrie, d'être murmurés tout à bas sur les lèvres des Irlandais, d'être répétés dans chaque cœur, et de frémir avec le nom d'O'Connell depuis le sommet de vos montagnes jusqu'aux rivages de la mer. Ils n'empêcheront pas, non, ils n'empêcheront pas, généreux enfants de la verte Erynn, votre émancipation religieuse et politique de s'accomplir, ni les générations futures de s'agenouiller, avec des prières et des chants de gloire, sur la tombe où dormiront les os de votre libérateur ! »

C'est par ces accents prophétiques, par cette sorte d'apothéose anticipée que le célèbre Timon, M. De Cormenin, terminait, il y a trente ans passés, le portrait d'O'Connell, alors sur son déclin, épuisé par les efforts de la lutte et du travail.

Ce qu'a prédit son peintre inspiré s'est réalisé. Dans toutes les parties du globe où se trouve un groupe d'Irlandais on a célébré le premier centenaire de la naissance de l'illustre O'Connell ; de tous les points du monde des hourrahs se sont élevés volant vers l'Irlande, vers la patrie, cette terre bien aimée, en l'honneur de son libérateur.

A Montréal, nos concitoyens Irlandais ont célébré le centenaire avec beaucoup d'éclat ; un très-beau temps a favorisé cette fête nationale.

Par son génie, ses travaux, et les conquêtes de son éloquence, O'Connell n'appartient pas seulement à l'Irlande, il plane au-dessus des nationalités, il appartient à l'humanité, car il en a plaidé la cause, en défendant ses compatriotes.

A ce titre, nous devons faire connaître ce champion de la justice et du droit, et nous ne pouvons mieux y réussir qu'en continuant les citations empruntées au *Livre des Orateurs* :

« Jamais, en aucun siècle et en aucun pays, aucun homme ne prit sur sa nation un empire aussi souverain, aussi absolu, aussi complet. L'Irlande se personnifia dans O'Connell. Il est, en quelque sorte, à lui seul, son armée, son parlement, son ambassadeur, son prince, son libérateur, son apôtre, son Dieu.

Ses ancêtres, issus des rois de l'Irlande, portaient à leur côté le glaive des batailles

Lui, tribun du peuple, il porte aussi le glaive dans les combats de la parole, le glaive de l'éloquence, plus redoutable que l'épée.

Notre Berryer n'habite que les sommets de la politique. Il ne respire que la fine fleur de l'aristocratie. Mais son nom n'est pas descendu dans l'atelier ni dans la chaumière. Il n'a pas bu à la coupe de l'égalité ; il n'a jamais touché les outils grossiers des artisans ; il n'a jamais échangé ses paroles avec leurs paroles ; il n'a jamais mis sa main dans leur main calleuse ; il n'a point approché son cœur de leur cœur, et il n'a point senti ses battements. Mais O'Connell, comme il est populaire ! comme il est Irlandais ! Quelle haute taille ! quelles formes athlétiques ! quelle vigueur de poumons ! quel épanouissement dans ce teint animé et fleuri ! quelle douceur dans ces grands yeux bleus ! quelle jovialité ! quelle verve ! quelles saillies ! Comme il porte bien sa tête attachée sur son cou musculeux, sa tête renversée en arrière et où se peint sa fière indépendance !

Comment expliquer, comment définir ce génie exceptionnel qui ne se repose point, dans un corps sans cesse en mouvement et qui suffit à l'expédition des causes civiles et criminelles, à l'étude laborieuse des lois, à la correspondance immense des agents de l'Association, et à l'agitation nocturne et diurne de sept millions d'hommes ; cette âme de feu qui échauffe O'Connell sans le consumer ; cet esprit d'une si incroyable mobilité qui effleure chaque sujet sans le flétrir, qui grandit de tout l'espace qu'il a parcouru, qui se multiplie en se répandant, qui renaît, qui se fortifie de son épuisement même, qui consomme sans se réparer, qui se livre et s'abandonne sans cesser de s'appartenir ; ce phénomène d'une vieillesse si verte et si vigoureuse, cette puissance qui renferme en elle plusieurs autres vies, cet intarissable écoulement d'une nature extraordinaire, sans rivale et sans précédents ?

Si O'Connell avait marché, si Clymore à la main, à l'abordage du despotisme, il aurait été écrasé sous les foudres de l'aristocratie britannique ; mais il s'est enfermé et muré dans la légalité, comme dans une forteresse inexpugnable. Il est hardi, mais il est peut-être encore plus adroit que hardi. Il s'avance, mais il se retire. Il ira jusqu'aux dernières limites de son droit, mais il n'ira pas au delà. Il se couvre du bouclier de la chicane et il bataille sur ce terrain, pied à pied, à coups d'interprétations captieuses et de subtilités dont il entortille ses adversaires qui ne peuvent plus s'en démêler. Scolastique,

pointilleux, retors, madré, fin procureur, il ravit par la ruse ce qu'il ne peut arracher par la force. Où d'autres se perdraient, il se sauve ; sa science le défend de son ardeur.

Quelquefois, O'Connell accommode le drame intérieur de la famille au drame extérieur des affaires publiques. Il fait apparaître dans ses discours son vieux père, ses ancêtres et les ancêtres du peuple.

Il sait que l'Irlandais est à la fois rieur et mélancolique, qu'il aime à la fois les figures, le coloris et le sarcasme, et il coupe le rire par les larmes, le grandiose par le grotesque. Il attaque en masse les lords du Parlement et, les chassant de leurs tanières aristocratiques, il les traque un à un comme des bêtes fauves. Il les raille impitoyablement, il les bafoue, il les travestit et il les livre, affublés de cornes et de gibbosités ridicules, aux huées et aux sifflets de la foule. S'il aperçoit quelqu'un dans la mêlée, ami ou ennemi, il le nomme. S'il est lui-même interpellé, il s'arrête, saisit corps à corps son interrupteur, le terrasse et retourne brusquement à sa harangue. C'est ainsi qu'avec une souplesse merveilleuse, il suit les ondulations de cette mer populaire, tantôt folle et bruyante sous les coups de son trident, tantôt ridée par le souffle d'un vent léger, tantôt calme, pure et dorée par les feux du soleil, comme un bain de molles sirènes.

A la différence de nos orateurs si mélancoliques et si dégoûtés, parce qu'ils sont sans conviction, sans entrailles et sans foi, O'Connell ne doute pas du triomphe de sa cause, et, même à la Chambre des Communes, regardant ses adversaires en pleine face, il s'écrie :

« Je ne commettrai jamais le crime de désespérer de mon pays ; et aujourd'hui, après deux cents ans de douleurs, me voilà debout dans cette enceinte, vous répétant les mêmes plaintes, vous demandant la même justice que réclamaient nos pères, mais non plus avec la voix humble et suppliante, mais avec le sentiment de ma force, et avec la conviction que l'Irlande désormais saura faire sans vous ce que vous avez refusé de faire pour elle ! Je n'entre pas en compromis avec vous ; je veux les mêmes droits pour nous que pour vous, le même système municipal pour l'Irlande que pour l'Angleterre et l'Ecosse ; s'il en est autrement, qu'est-ce qu'une union avec vous ? Une union sur des parchemins ? Eh bien ! nous mettrons ces parchemins en pièces, et l'Empire sera scindé ! »

C'est fier, et il faut se sentir presque roi pour tenir un tel langage !

Ne lui parlez pas, à cet homme, d'un sujet différent ; son âme patriotique, toute vaste qu'elle soit, n'en peut contenir d'autre. Il n'est pas, à Londres même et dans le parlement des trois royaumes, membre du Parlement ; il n'est qu'Irlandais. Il n'a que l'Irlande, toute l'Irlande dans son cœur, dans sa pensée, dans ses souvenirs, dans sa parole, dans son oreille.

« J'entends, dit-il, j'entends chaque jour la voix plaintive de l'Irlande qui me crie : Dois-je toujours attendre et toujours souffrir ? ... Non, mes concitoyens, vous ne souffrirez plus ; vous n'aurez point en vain demandé justice à un peuple de frères. L'Angleterre n'est plus ce pays de préjugés où le seul mot de papisme soulevait tous les cœurs et les portait à d'injustes cruautés. Les représentants de l'Irlande ont employé leur temps à faire passer le *reform-bill* qui a ouvert de larges échues au peuple anglais ; ils seront écoutés quand ils demanderont à leurs collègues de rendre justice à l'Irlande ; et si, par hasard, le Parlement était sourd à nos prières, alors nous ferions appel à la nation anglaise, et si celle-ci elle-même se laissait aller à d'aveugles préventions, nous rentrerions dans nos montagnes et nous ne prendrions conseil que de notre énergie, de notre courage et de notre désespoir. »

Il est impossible d'invoquer en termes plus forts et plus touchants la raison, la conscience et la gratitude du peuple anglais, et de mêler avec plus d'art la supplication à la menace, que dans ce beau morceau-là.

Mais on sent que ce gigantesque orateur est à l'étroit, qu'il étouffe sous le coupole du parlement anglais, comme un grand végétal sous une cloche de verre. Pour que ses poumons s'épanouissent, que sa taille grandisse et que sa voix tonne, il lui faut l'air, le soleil et la terre d'Irlande. Ce n'est qu'en touchant cette terre sacrée, cette terre de la patrie, qu'il respire et qu'il s'épanouit. Ce n'est que là, en présence de son peuple, que son éloquence révolutionnaire, sa fière éloquence, s'élançe, se déploie et rayonne comme les gerbes immenses d'un feu d'artifice. Ce n'est que là qu'il épanche, qu'il verse en bouillonnant, les flots de cette prodigieuse ironie qui venge les esclaves et qui frappe les tyrans !

Il faut le voir ramasser son insignifiance et ses forces, lorsqu'il raconte la longue histoire des malheurs de sa patrie, de son oppression, de ses misères ; lorsqu'il évoque du fond de leurs tombeaux ces héros généreux, ces rigides citoyens qui rouissent de leur sang les échafauds de l'Irlande

ses lacs et ses plaines ; lorsqu'il étale aux yeux de ses braves amis, le lamentable spectacle de la liberté déchirée par le fer des Anglais ; le sol de leurs ancêtres aux mains de ces tyrans ; le gouvernement institué par eux et pour eux, pour eux seuls : les tribunaux gorgés de leurs créatures ; les jurés corrompus, les parlements vendus, les lois teintes de sang, les soldats changés en bourreaux ; les prisons pleines ; les paysans écrasés d'impôts, abrutis par l'ignorance, exténués de maladies et de faim, décharnés, hagards, pliés en deux, couchés sur la paille fétide ; les huttes près des palais ; l'insolence de l'aristocratie : l'oisiveté sans charges et sans pitié ; le travail sans rétribution et sans relâche ; la loi martiale restaurée ; la liberté de la presse suspendue ; l'administration envahie par les étrangers ; la nationalité absorbée ; les religionnaires incapables d'être ni juges, ni jurés, ni témoins, ni rentiers, ni instituteurs, ni constables, sous peine de nullité radicale et même du dernier supplice : les églises catholiques vides, nues, sans ornements ; leurs prêtres mendians, arides, persécutés ; l'Eglise anglicane, la joie au front et au cœur, et la main dans les sacs et les coffres d'or. Alors, les larmes coulent des yeux, au milieu d'un morne et affreux silence, et tout ce peuple opprimé, brisé de sanglots, roule dans son cœur la vengeance.

Où, c'est l'Irlande, son Irlande bien-aimés qu'il a placée, comme sur un autel, au centre de toutes ses pensées et de toutes ses affections. Il ne voit qu'elle, il n'entend qu'elle, au Parlement, à l'église, au barreau, au foyer domestique, dans les clubs, dans les banquets, dans ses ovations triomphales, absente, présente, à toute heure, en tous lieux, partout ! Il y revient sans cesse par mille routes croisées, routes bordées d'abîmes et de précipices, de hautes montagnes, de grands lacs, de terres fertiles et de prairies ondoyantes. C'est toi, verte Erynn, émeraude des mers, dont il dénoue la ceinture sur les grèves du rivage ! Toi qui lui apparais assise au sommet élané des temples du catholicisme, toi qu'il entend dans les murmures de l'ouragan, toi qu'il respire dans les brises parfumées de la bruyère ! Toi qu'il s' imagine voir, toi qu'il voit tirant contre l'Anglais ta formidable claymore, au bruit du tonnerre des batailles ! Toi qu'il préfère, pauvre mendiant, avec tes haillons, tes mamelles desséchées et tes huttes de paille, aux florissants palais de l'aristocratie, à l'insolente Albion, à la reine de l'Océan ! Toi dont il contemple, plein d'une respectueuse pitié, les grâces languissantes et les joues creuses et fanées, verte Erynn, émeraude des mers, parce que tu es la tombe de ses ancêtres, le berceau de ses fils, la gloire de sa vie, l'immortalité de son nom, la palme en fleur de son éloquence, parce que tu aimes tes enfants, parce que tu l'aimes, parce que tu souffres pour eux, pour lui, parce que tu es l'Irlande, parce que tu es la patrie !

Nos discoureurs parlementaires n'entraînent pas un seul député à la remorque de leurs oraisons. Ils ont tant vu de révolutions, tant servi de gouvernements, tant renversés de ministères, qu'ils ne croient plus ni au pouvoir ni à la liberté ; ils ne sont ni saint-simoniens, ni chrétiens, ni turcs, ni anabaptistes, ni vaudois, ni albigeois, et ils ne croient à aucune religion absolument quelconque. Mais O'Connell croit, lui, aux prestiges merveilleux de son art ; il croit fermement à l'émancipation future de l'Irlande. Il croit au Dieu des chrétiens, et c'est parce qu'il croit, parce qu'il espère, que cet aigle soutient son vol sublime dans les hautes régions de l'éloquence, quoique ses ailes soient déjà glacées par le souffle de tant d'hivers. Il ne separe point le triomphe de la religion, du triomphe de la liberté. Il tressaille de

joie, il se glorifie, il s'exalte dans ses magnifiques visions de l'avenir, et sa parole inspirée a quelque chose de la grandeur du ciel immense qui lui sert de pavillon, de l'air et de l'espace qui l'entourent, et des multitudes de peuple qui se pressent sur ses pas, lorsqu'il s'écrie après son élection de Clare :

« En présence de mon Dieu et avec le sentiment le plus profond de la responsabilité qu'entraînent les devoirs solennels et redoutables que vous m'avez deux fois imposés, Irlandais, je les accepte ! et je puise l'assurance de les remplir, non dans ma force, mais dans la vôtre. Les hommes de Clare savent que la seule base de la liberté est la religion. Ils ont triomphé parce que la voix qui s'élève pour la patrie avait d'abord exalté sa prière au Seigneur. Maintenant des chants de liberté se font entendre dans nos vertes campagnes ; ces sons parcourent les collines, ils ont rempli les vallées, ils murmurent dans les ondes de nos fleuves, et nos torrents, avec leur voix de tonnerre, orient aux échos de nos montagnes : L'Irlande est libre ! »

O'Connell est et sera, avec Mirabeau et Napoléon, la troisième figure la plus grande du siècle. A quel homme, non porteur d'épée ni de couronne, tant de puissance a-t-elle été donnée sur la terre ? Où s'est-il jamais vu, où se verra-t-il jamais rien de pareil ? Aussi, qui aurait été surpris d'entendre O'Connell dire : « Je suis fier de ma destinée. » Oui, vous en avez été fier, Daniel O'Connell, oui, vous avez pu vous écrier dans votre puissant et légitime orgueil : « L'Irlande c'est moi ! »

ECHOS DE PARTOUT

En prévision du grand nombre de visiteurs que l'on s'attend à recevoir à Philadelphie pendant les fêtes du Centenaire, une compagnie de chemins de fer a fait commencer les travaux de construction d'un hôtel immense qui contiendra plus de mille appartements. — Le prix d'entrée dans les bâtiments de l'exposition paraît devoir être fixé à un demi-dollar, soit 2 fr. 50 par per. onne.

Il y a trente ans, l'extraction du charbon de terre était inconnue dans le département du Pas-de-Calais, mais les progrès de cette industrie ont été si rapides, qu'en 1874 les mines de ce département ont livré au commerce 2,978,600 tonnes de houille. De leur côté, les départements du Nord et de la Loire ont donné l'un, 3,071,972 tonnes ; l'autre, 3,821,200 tonnes.

Au 31 décembre 1871, il y avait en France, d'après l'enquête officielle qui se poursuit en ce moment sur la situation des établissements de bienfaisance, 12,723 bureaux de bienfaisance constitués et fonctionnant régulièrement, et 644 constitués, mais inactifs faute de ressources. Sur 35,989 communes, il n'y en a que 13,347 possédant un bureau. En 1871, le nombre total des indigents secourus a été de 1,608,129, représentant 528,242 ménages, ce qui donne un indigent secouru sur 13 habitants des communes possédant un bureau. Les recettes ordinaires du bureau de bienfaisance se sont élevées, en dehors des bureaux de Paris, à 26,424,698 fr. 58 pour 1871, dernière année recensée. La moyenne générale de secours a été de 19 fr. 50 par individu.

La laine des chèvres mohair sera sans doute d'un prix élevé cette année. Le nombre des animaux qui la fournissent est tombé, en Asie Mineure, de 860,000 à 363,000, par suite d'une épou. antable épizootie qui a sévi sur les troupeaux de ce pays et de la famine qui a obligé d'en abattre un grand nombre.

L'Académie française a reçu communication d'un extrait du testament de Mme la duchesse d'Otrante, décédée en mai 1875, par lequel un legs de deux cent mille francs en capital est constitué à son profit ; — à la charge par l'Académie de consacrer l'intérêt de cette somme, tous les trois ans, à la fondation d'un ou de plusieurs prix de vertu à décerner au nom de M. Henri Sussy, frère de la donatrice.

A Baltimore, les héros du moment sont M. et Mme John Hahn, père et mère de quatre jumaux, quatre petites filles, nées le 16 février dernier, Mme Kate-Thérèse Hahn est une femme de corpulence ordinaire, âgée de vingt-huit à trente ans, assez belle de visage, aux yeux bleus, à l'atondante chevelure brune. Elle pèse environ 130 livres américaines, soit à peu près 115 de France. Le père, M. John

Hahn, est un homme de trente ans, aux yeux noirs, à la longue chevelure noire, au teint brun. Sa stature est moyenne et son poids est d'environ 110 livres de France. Tandis qu'il est originaire d'Allemagne, sa femme est née de parents irlandais, mais tous deux ont été amenés en Amérique dès leur plus jeune âge. Ce fait de fécondité vraiment extraordinaire a causé à Baltimore une certaine émotion, et plusieurs milliers de personnes ont tenu à venir voir les jumaux rangés dans quatre berceaux. Bon nombre de visiteurs ont même voulu offrir un cadeau aux jeunes parents et un bijoutier enthousiaste a fait graver une médaille d'or pour chacun des nouveaux-nés. D'puis, deux de ces enfants sont nortes, la troisième ne paraît pas devoir vivre longtemps, mais la quatrième semble mieux constituée.

Le premier chemin de fer de l'île Majorque a été inauguré le 24 février de cette année. La ligne a une longueur d'environ 30 kilomètres ; elle circule de Palma, capital du groupe des îles Baléares, peuplée de 50 à 60,000 habitants, à Inca, le centre commercial de Majorque, ville peuplée d'environ 6,000 habitants.

M. Rogers, peintre anglais très-connu et très-apprécié de l'autre côté du détroit, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Douvres en 1792. Depuis longtemps déjà il recevait une pension de la reine d'Angleterre.

L'anniversaire de la naissance de Corneille, — qui ne nous semble pas, ceci soit dit en passant, avoir été célébré avec toute la solennité et tout l'éclat désirables, — a fourni à *Paris-Journal* l'occasion de tirer de l'oubli un précieux autographe de Napoléon 1er.

Le ministre proposait à la signature de l'Empereur un décret ainsi conçu :

NAPOLÉON, etc.

Art. 1er. — Nous accordons à la demoiselle CATHERINE CORNEILLE (fille de Louis-Ambroise), et à la demoiselle MARIE-ALEXANDRINE CORNEILLE (fille de Jean-Baptiste-Antoine), toutes deux descendantes en ligne directe de PIERRE CORNEILLE :

1o. A la première, une pension annuelle et viagère de 300 francs ;

2o. A la seconde, également une pension annuelle et viagère de 300 francs.

Napoléon prit la plume, et, au lieu de signer, écrivit au bas du décret proposé l'annotation suivante :

« Ceci est indigne de CELUI DONT NOUS

« AURIONS FAIT UN ROI.

« Mon intention est de faire BARON l'aîné de la

« famille, avec une dotation de 10,000 fr.

« Je ferai BARON l'aîné de l'autre branche, avec

« une dotation de 4,000 fr.

« Quant à ces demoiselles, savoir leur âge,

« et leur accorder une pension telle qu'elles

« puissent vivre. « NAPOLÉON. »

Malheureusement on était alors en 1813, et les événements ne permirent pas aux descendants du grand Corneille de profiter des hautes libéralités de l'Empereur. Inutile d'ajouter que l'autographe ci-dessus n'est que le texte exact d'une parole depuis longtemps prêtée à Napoléon 1er : « Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'eusse fait prince ! »

CAUSERIE DE QUÉBEC

Il y a longtemps que l'on s'efforce d'établir l'égalité parmi les hommes, et de fondre en une seule caste tous les divers états de notre société. La chose est elle possible ? Je ne le crois pas : et, d'ailleurs, le fut-elle qu'il se passera encore bien des siècles avant que le soleil se lève sur cette grande merveille. Il y a, dans l'échelle des conditions, ceux qui occupent le premier degré et ceux qui se remuent au dernier. C'est toujours parmi ceux-ci, et généralement à cause des imprudences de ceux-là que les perturbations se produisent. Les conditions moyennes sont rarement agitées par elles-mêmes ; elles aiment le repos et le conservent aussi longtemps que possible. Elles n'ont aucun intérêt à se déranger et se tiennent tranquilles autant par goût que par bonne politique.

Les plus remuants sont ceux du bas. Tout ce qui est au-dessus d'eux leur déplaît, les gêne, les blesse. Ils ne comprennent pas que l'autorité permette à certaines gens d'avoir des équipages, tandis qu'eux sont forcés d'aller à pied ; qu'on ait le loisir de se promener pendant qu'ils travaillent, et qu'on n'écrive que d'une seule main quand leurs deux bras sont mis en réquisition. Au fond, cela n'est

peut-être pas difficile à comprendre, mais j'avoue qu'il est moins facile de le subir. On portera toujours envie à celui qui est au-dessus de soi, et on se croira toujours plus propre que lui à occuper sa place. Ce sentiment est dans la nature humaine, il est inutile d'essayer de nous en défendre, ou de donner le change aux autres sur ce sujet. Mais ce qui est plus singulier encore, ou plutôt extrêmement regrettable, c'est que, une fois arrivés, nous avons, pour notre ancien état, autant de mépris que nous avons de fiel pour nos anciens supérieurs, aujourd'hui nos égaux et par tant nos amis.

Voyez le clerc d'avocat qui gémît et pleure presque lorsque son patron lui donne un peu d'ouvrage ou le retient au bureau à l'heure où certain joli minois se promène sur la rue. Il est à peine passé premier clerc qu'il rudoie déjà ses camarades et se décharge sur eux de la plus grande partie de sa besogne. Devient il avocat, il traite ses subordonnés comme des domestiques et ne leur parle que du haut de sa nouvelle importance.

L'ouvrier compagnon, devenu contre-maitre, ne pense plus à ce qu'il a enduré quelques jours auparavant et fait souffrir les autres de tout ce qu'il a souffert. Ceux qui se plaignent le plus de leurs chefs, deviennent, à leur tour, les chefs les plus despotiques, et les écoliers les plus récalcitrants font, quand ils arrivent, les maîtres de salle les moins indulgents.

Le malheur n'est rien quand il frappe les autres : le bonheur est tout lorsque c'est le prochain qui en jouit. On fait semblant de mépriser la richesse et les honneurs tant qu'on ne les possède pas, et, dès qu'on les obtient, on n'a plus assez de dédain pour la pauvreté qu'on prônait la veille.

Tel homme faisait un petit négoce bien humble et rapportant peu : il vivait tranquillement et sans ambitions apparentes.

— Ce n'est pas moi, disait-il, qui voudrais avoir un équipage et un train de maison qui rend ridicule lorsqu'on n'en a pas fait l'apprentissage. Qu'on me donne une honnête aisance, et jamais je ne sortirai de ma sphère.

Cependant, petit à petit, les affaires ont prospéré ; la petite boutique s'est agrandie. Quelques spéculations heureuses ont étendu le cercle des affaires. La vogue est venue, et, avec elle, la fortune. On a commencé par avoir une voiture pour les besoins de la boutique : puis, le cheval étant là, pourquoi n'aurait-on pas acheté un wagon pour promener les enfants le dimanche ou les jours de fête ? Cela n'est pas un luxe, c'est presque une nécessité. Puis on a un tout petit domestique pour conduire les chevaux, — car on a été obligé de prendre un second cheval d'un débiteur qui n'avait que cela pour payer ; — le domestique grandit ou est remplacé : on lui fait d'abord mettre des gants et un chapeau convenable, et, pièce à pièce, on le revêt d'une livrée complète. Ce point franchi, il n'y a plus de raison pour s'arrêter. Les fils sont mis dans les collèges en renom ; les filles, sorties des institutions à la mode, sachant beaucoup de choses qu'elles pourraient ignorer, et ignorant à peu près toutes celles qu'elles devraient savoir, ne tutoient plus leurs anciennes compagnes et n'ont d'attentions que pour leurs amies riches et titrées. Nées sur la paille, elles voudraient faire croire qu'elles ont été élevées dans une soie qu'elles portent très-mal. Elles s'attachent au plus petits détails d'une étiquette qu'elles connaissent trop bien, et qui produit l'effet d'un discours appris par cœur.

Allez maintenant parler à ces gens-là de l'égalité des conditions. Elles comprendront parfaitement qu'elles aient le droit de grimper jusqu'aux états plus élevés, mais vous ne leur persuaderez jamais que

les autres puissent prétendre à l'honneur de s'élever jusqu'à elles.

Quand on est petit, on trouve les grands injustes et on les jalouse; mais une fois devenu grand, on oublie les petits ou on les dédaigne: c'est le fond de la nature humaine.

Le bottier porte envie à l'avocat, celui-ci jalouse le député qui aspire à devenir juge. Cela se conçoit; mais ce qu'il y a de plus étonnant c'est la nuance que l'on cherche à mettre entre certaines positions qui, après tout, sont très-semblables et aussi honorables les unes que les autres.

Ainsi, le gantier dédaigne souverainement son voisin qui n'est que bottier; le carrossier prend des airs protecteurs vis-à-vis du simple charron, et le menuisier est forcé de céder le pas au meublier-ébéniste.

—Vous voyez souvent une telle? dites-vous à la femme, ou plutôt à l'épouse du plâtreur.

—Oh! très-peu; nous nous rencontrons rarement, son mari n'est que maçon.

Je ne fais pourtant pas là de la fantaisie: la chose existe réellement et durera aussi longtemps que le monde. On a bien crié et on crie encore contre l'aristocratie; mais si on désire l'abolir, c'est pour se mettre à sa place, soit d'un seul coup, comme dans les grandes révolutions, ou bien lentement et par degrés, en jouant des coules pour arriver.

Autrefois, il y avait l'aristocratie de la noblesse. Elle régnait par droit de naissance. Elle est en partie remplacée aujourd'hui par l'aristocratie de la richesse, laquelle s'est établie par droit de conquête. Un jour viendra peut-être où l'on verra arriver l'aristocratie de l'esprit. Mais ce jour est si loin qu'il n'y faut pas penser.

Au reste, ce ne serait probablement pas un grand bonheur, car les gens d'esprit sont toujours un peu brouillons et difficiles à conduire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

LE CHANT DES OISEAUX

(Suite et fin)

LE ROSSIGNOL D'EUROPE

(Nightingale)

La tradition mythologique s'est trompée, pour avoir fait de Philomèle le type d'une princesse athénienne célèbre par sa beauté, à qui son beau-frère aurait infligé un outrage et puis coupé la langue pour l'empêcher de divulguer son crime. Ce signalement de princesse de sang royal, belle et muette, ne reproduit aucunement les traits du rossignol, qui n'est ni beau ni muet, et qui d'ailleurs serait parfaitement incapable d'égorger un neveu pour le faire manger à son père, comme le fit, dit l'histoire, la princesse outragée. D'où je crains fort que ceux qui ont cru, d'après la fable, que la romance du rossignol était une complainte sur les malheurs de Philomèle et sur la perversité de Terce, n'aient été dupes de leur crédulité. La romance ou plutôt le nocturne du rossignol n'est pas une complainte, mais bien une élégie amoureuse écrite pour une voix seule par un maître passionné. Et la passion brûlante qui respire en ce poème et empêche de dormir l'infortuné *inamorato*, est la double jalousie de l'art et de l'amour.

Le rossignol, en effet, ne chante pas seulement pour attendrir le cœur de sa maîtresse et charmer ses ennuis; il chante aussi pour qu'on l'admire et pour qu'on l'applaudisse; il chante sous le poids de sa supériorité, pour les tenir à distance du canton qu'il s'est adjugé. S'il n'attendait pas ce dernier but par la force de ses poumons, il a recours au combat ordinaire, au combat corps à corps; car il faut d'une manière ou de l'autre qu'on lui fasse place nette. S'il est vaincu dans cette nouvelle rencontre, il s'expatrie comme le Pinson et va bien loin cacher sa honte. Beaucoup meurent sur le terrain, du dépit, de la défaite et des blessures reçues. On ne comprend pas à première vue, qu'une épée aussi peu offensive qu'un bec de rossignol ou de rouge-gorge puisse donner la mort, mais le fait se produit si fréquemment qu'il n'est pas même contestable. L'habitude des duels à outrance se retrouve jusque chez les fauvettes proprement dites, qui ont l'esprit moins batailleur que les rossignols, et chez les moineaux qui ont le bec encore plus inoffensif que les fauvettes.

La quinzaine qui suit l'arrivée des rossignols parmi nous est l'époque habituelle de ces joutes terribles. Les mâles, dans ces espèces, précèdent les femelles d'une semaine ou deux, afin d'avoir terminé leurs querelles pour le jour où celles-ci arrivent, et pour être en mesure d'offrir un établissement convenable aux belles voyageuses en quête de maris. Ainsi procèdent les ortolans et quelques milliers d'autres. Cette précession des mâles, dont la cause était demeurée jusqu'ici un mystère pour la science, n'intriguera plus personne désormais.

L'avenir des rossignols dépendant du triomphe obtenu dans ces concours de musique vocale, on conçoit toute l'importance que les pères de famille et les enfants mâles de cette espèce attachent à l'étude du chant. Il n'y a peut-être pas un seul département de France où l'ardeur immodérée qu'apportent à cette étude les jeunes rossignols, ne fasse chaque année des victimes. Ainsi, dans nos collèges, des centaines de malheureux enfants s'abrutissent l'intelligence dans des travaux inrats pour acquérir le titre glorieux d'élève de l'École Polytechnique, et paient quelquefois de leur santé ou de leur vie cette noble ambition.

Il résulte de cette tension perpétuelle de l'esprit des rossignols vers le progrès et la perfectibilité, que quelques-uns des mieux doués acquièrent des talents supérieurs qui leur assurent leur monopole des honneurs et des places. Heureux sont les fils de tels pères, car ceux-ci, naturellement jaloux de perpétuer l'illustration de leur nom et de faire souche de virtuoses, se font un plaisir et un devoir de pousser leurs héritiers dans la voie du succès, en les initiant à tous les secrets de la méthode et à toutes les rubriques du métier. De là l'illustration séculaire de telles ou telles familles, de tel ou tel canton, de la famille des rossignols de Romainville, par exemple, ou de celle des fauvettes à tête noire d'Auteuil.

Mais de même qu'il est pour les rossignols des contrées privilégiées où semble s'être réfugié l'atticisme du beau langage, il est des Bédouins par contre où fleurit le patois et dont les malheureux indigènes n'émettent pas une note qui ne devienne aussitôt le texte de mauvais quolibets. Les fauvettes du bel air sont peut-être plus impitoyables encore pour le purisme de la phrase que les jolies parleuses des salons de Paris.

Bechstein, naturaliste allemand, qui a fait sur l'histoire des fauvettes de profondes études, va jusqu'à affirmer que le chant nocturne est un privilège aristocratique, appartenant à certaines familles de rossignols, mais non à toutes, et se transmettant par le sang. Le chant d'un rossignol parfait renferme habituellement vingt-quatre strophes, sans compter les ornements et les fioritures dont l'artiste brode ses finales. On a calculé aussi que la portée de la voix du rossignol égalait celle de la voix de l'homme et s'étendait de plus d'un kilomètre.

L'ALOUETTE (Skylark)

Toussenet, dans son langage pittoresque, à propos de l'alouette de France, jette un défi à tous les rossignols d'Allemagne, de Russie, aussi bien qu'aux Moqueurs des forêts d'Amérique, lisons: "L'alouette chante une heure d'affilée sans s'interrompre d'une demi-seconde, s'élevant verticalement dans les airs jusqu'à des hauteurs de mille mètres et courant des bordées dans les régions des nues pour gagner au plus haut, et sans qu'une seule de ses notes se perde dans ce trajet immense. Que tous les rossignols des forêts d'Allemagne, de Russie et de France, que tous les merles moqueurs des forêts d'Amérique essaient d'en faire autant!"

La gentille alouette avec son tirelire, Tirelira, rolire et tirelirant tire, Vers la voûte du ciel, puis son vol en ce lieu, Vire et semble nous dire: Adieu, adieu, adieu, Je ne connais pas d'exemple d'harmonie imitative plus heureux que celui que renferment ces vers, où le double caractère du chant de l'alouette et de ses évolutions aéronautiques se trouve si gentiment saisi.

L'alouette est une des gloires nationales de la France. Ce n'est pas l'analogie qui dit cela, mais un historien éloquent, un poète, un savant d'une érudition immense et chez qui le savoir n'a pas tué le sentiment. Ecoutez comme Michel-et, l'auteur de la meilleure histoire romaine qui existe, a noué indissolublement la gloire de l'alouette, à celle de Jules César et à celle de la France:

"Il (Jules César) engagea à tout prix les meilleurs guerriers gaulois dans ses légions; il en composa une légion toute entière dont les soldats portaient une alouette sur le casque et qu'on appelait pour cette raison *l'Alouette*. Sous cet emblème tout national de la vigilance nationale et de la gaieté, ces intrépides soldats passèrent les Alpes en chantant, et jusqu'à Pharsale, poursuivirent de leurs défis les taciturnes légions de Pompée. *L'alouette gauloise*, conduite par *Paigle romaine*, prit Rome pour la seconde fois et s'associa aux triomphes de la guerre civile."

Ainsi, l'alouette de France s'est emparée deux fois de Rome, la maîtresse du monde!

Combien citeriez-vous d'oiseaux, voire même de nations illustres, qui possèdent dans leurs archives historiques beaucoup de pages comme celle-là?

Pour avoir conquis de si puissantes sympathies dans le cœur des guerriers et des poètes, il fallait que l'alouette possédât une bien

haute valeur personnelle. Elle la possède, en effet.

C'est la joie des sillons; c'est le premier oiseau qui annonce le printemps, et elle l'annonce par un hymne de fête bien autrement sentie que le ramage du rossignol, chantre des nuits obscures et de l'harmonie solitaire....

C'est l'humble alouette des champs qui chante le plus haut sous les cieux la gloire du soleil. Sa dominante passionnelle est l'amour de l'astre éclatant d'où rayonnent la lumière, la chaleur et la vie. Elle célèbre son retour dès la fin de janvier dans nos provinces du centre. Quand viennent les gelées blanches d'octobre et les matinées sombres ou l'astre paresseux fait attendre si longtemps son lever à la terre, l'alouette, qui s'ennuie de son immobilité sur le sol froid et humide et qui aspire à le quitter, s'élançait avec joie dans l'espace au devant du premier rayon qui émerge de la brume, et elle commence la série de ses évolutions gracieuses, de ses courses au clocher, de ses chutes et de ses ascensions rapides. Alors le moment est venu pour l'homme de dresser le miroir perfile; car aussitôt que le chatouillement de la glace mobile aura frappé sa vue, l'amoureux du soleil se précipitera soudain sur l'appareil, non pas pour s'y mirer coquettement, comme disent quelques poètes, mais bien pour y chercher l'image de son astre chéri. Quelquefois elle restera immobile dans l'air, au-dessus du miroir, les ailes déployées et les jambes pendantes, dans cette attitude de bonheur extatique particulière à la colombe, et qui l'a fait prendre dans la religion chrétienne pour l'emblème du Saint-Esprit.

C'est l'instant que l'apprenti tireur guette pour l'attraper. On comprend maintenant pourquoi, dans le langage raisonné de l'ornithologie passionnelle, la tribu des alouettes est dite la tribu des mireurs ou des amoureux du soleil. Une preuve que c'est bien l'image de l'astre roi et non la sienne propre que l'alouette contemple dans la glace, c'est que le même oiseau ne *mir* plus en Afrique ou l'absence du soleil est toujours de courte durée.

L'enthousiasme amoureux qui déborde au printemps du cœur de l'alouette lui apporte un tel surcroît de forces et active si paisamment le jeu de ses ailes, qu'elle n'a plus à se préoccuper, en cette saison, des menaces de l'oiseau de proie.....

L'alouette porte le manteau gris, la triste livrée du travail et du travail des champs, le plus noble, le plus utile — le moins rétribué et le plus ingrat de tous. La couleur de sa robe est celle de la terre; par les temps gris, il est à peu près impossible de la distinguer à dix pas. Dieu l'a revêtue de cette robe, comme le lièvre, pour la dérober à la vue de ses innombrables ennemis.....

L'alouette vit de peu comme le cultivateur et s'accommode de tout. Elle symbolise spécialement le serf attaché à la glèbe. Son ennemi le plus terrible s'appelle le hobereau.....

L'alouette, quand elle est poursuivie par l'oiseau de proie, cherche son refuge dans le ciel, comme tous les opprimés. L'émerillon fond d'abord sur elle avec la rapidité de l'éclair au moment où elle vient de se lever de la terre et l'enlève comme une plume, si elle n'est prévenue.

Mais si le *gard* à vous! de l'hirondelle ou de la bergeronnette arrive à ses oreilles et lui permet d'apercevoir l'ennemi, elle l'évite aisément par une rapide ascension verticale que celui-ci ne peut suivre, emporté dans la direction horizontale par la vigueur de l'élan qu'il s'est donné. Mais il se retourne aussitôt, reprend champ, calcule la hauteur que l'alouette, qui monte toujours, va atteindre et se lance de nouveau à fond de train. L'alouette esquive encore par une seconde pointe vers le zénith; mais comme cette ascension perpétuelle la fatigue, comme elle sait qu'il faudra toujours finir par regagner la terre, elle profite cette fois du moment où l'émerillon achève sa lancée, pour se ramasser, se faire lourde et piquer vers le sol une tête désespérée; et si elle a visé du haut de la nue un buisson, une touffe d'herbe, elle s'y blottit immobile, car c'est à peine si elle a distancé la mort d'une seconde, et son persécuteur affamé qui l'a suivie dans sa chute, plus rapide que la bécassine ou la balle de plomb, est déjà sur son dos qui inspecte avidement la place où elle vient de disparaître à ses yeux. Malheur alors à la pauvre échappée si le vent venait à soulever seulement une plume de ses ailes! J'ai vu dans de semblables passes l'alouette à bout d'efforts, se jeter aux pieds de l'homme pour implorer son aide, et il n'est pas de vieux chasseurs des plaines de Picardie, de Champagne, de Lorraine et d'ailleurs, à qui il ne soit arrivé, cinquante fois comme à moi, d'avoir à punir l'imprudence d'un hobereau ou d'un émerillon, qui, dans sa préoccupation sanguinaire, avait oublié sa présence. Je conserve à mon avoir et comme souvenir des bonnes actions dont il me sera tenu compte un jour, tous les services de même nature que j'ai été assez heureux de pouvoir rendre à une foule d'oiseaux méritants."

LE MOQUEUR DE VIRGINIE

(American mocking bird)

L'illustre Audubon trace, avec sa plume d'or, la carrière du prince de l'harmonie des forêts d'Amérique, le moqueur de Virginie:

"Le cri habituel de cet oiseau a une expression triste; mais, dans la saison des œufs, le chant du mâle est d'une mélodie ravissante: L'europpéen, qui entend cette voix vigoureuse et passionnée à travers le feuillage du magnolia de la Louisiane, la compare avec l'hymne nocturne du rossignol, et ressent, dit Audubon, un secret mépris pour ce qu'il admirait autrefois. Le magnolia et les ampelopsis s'enlacent autour des gros arbres, les dépassent, les couronnent, et retombent en festons; des fleurs balsamiques, des grappes mûrissantes, des corymbes empourprés, une atmosphère tiède et lumineuse envirent tous vos sens à la fois. Levez les yeux: sur une branche de magnolia la femelle repose; le mâle, aussi léger que le papillon, décrit autour d'elle des cercles rapides, remonte, descend, remonte encore, ses belles plumes un peu développées, saluant de la tête sa douce compagne, et, toutes les fois que son vol s'élançait vers le ciel, recommençant son chant de joie, le plus brillant de tous les chants. Il ne débute pas, comme le rossignol par de longs et mélancoliques soupirs: il attaque franchement son thème musical, qu'il module ensuite, qu'il gradue, qu'il varie avec un art incroyable, ayant soin de faire entrer dans la composition de son œuvre l'imitation des plus doux bruits dont la nature lui a fourni le modèle, le murmure des feuilles, le roulement lointain de la cataracte, le gazouillement du ruisseau voisin. Ce chant accompagne son vol, mais ce n'est qu'un prélude encore. Lorsqu'il vient se poser sur le rameau qui soutient sa compagne, ses notes deviennent moins brillantes, plus molles, plus exquises. Puis il repart, s'abaisse, remonte; parcourt de l'œil tous les environs, pour s'assurer que nul ennemi ne menace son repos; il bat des ailes, et semble, par ses mouvements cadencés, exécuter dans les airs une danse folâtre; puis, il revient se placer près de sa compagne, et, pour finir de ce grand concerto, lui donne la production la plus exacte de toutes les mélodies, de tous les cris, de tous les sifflements, de tous les accents qui appartiennent aux autres oiseaux, et même aux quadrupèdes: c'est l'abolement du chien, le beuglement du bison, le miaulement du chat-bercier: c'est le chant de la linotte et de la perdrix, le glissement du renard et le caquet de la poule: c'est la voix stridente du hibou, voix si fidèlement imitée, quelle jette la terreur parmi les petits oiseaux du voisinage, et les met en fuite au milieu du jour, comme si leur ennemi nocturne les poursuivait à la clarté du soleil. Enfin, une note particulière de la femelle se fait entendre, c'est un son triste, étouffé, qui impose silence au moqueur; aussitôt celui-ci cesse son chant, et le couple s'occupe à chercher un lieu favorable pour l'établissement de son nid. Ce nid est toujours placé à la proximité de quelque maison habitée; le polyglotte construit le petit édifice à la jonction de deux rameaux: cinq œufs y sont déposés; leur forme est ovale, ramassée, leur couleur est d'un vert léger tacheté de brun."

J. M. LAMOISE.

Sillery, juillet 1875.

La Boutique d'autrefois et le Magasin d'aujourd'hui

Ce qui frappe au premier aspect lorsque l'on compare les deux époques, c'est la petitesse de la boutique du siècle dernier comparée aux immenses magasins d'aujourd'hui. Dans notre civilisation actuelle, tout semble tendre à s'agrandir en se généralisant. Au dix-huitième siècle, chaque classe avait encore ses habitudes, ses quartiers, ses habits, ses marchands; la société était, comme les anciens coches, composée de petits compartiments. De nos jours, la plupart des cloisons ont été défoncées du coude et le coche est devenu l'immense wagon où les places sont distinctes sans être séparées. Le marchand, n'ayant plus sa clientèle exclusive de certains gens, a élargi ses comptoirs pour y recevoir tout le monde: c'est la conséquence forcée de la marche générale du monde.

Les avantages sont visibles pour le plus grand nombre: c'est une sorte d'association des acheteurs, qui, en multipliant les bénéfices du vendeur, lui permet d'abaisser ses prix, d'économiser sur certains frais, d'opérer avec un plus fort capital, et, par suite, plus avantageusement pour les autres et pour lui-même. Là est le beau côté de la médaille, mais elle a nécessairement son revers.

Au dix-huitième siècle, l'exigüité de chacun de ces commerces de détail le rendait accessible à plus de gens; ce n'était point une spéculation destinée à enrichir,

mais une occupation journalière qui faisait vivre. La boutique tenue par la modeste famille du marchand lui restait comme le champ paternel au laboureur; les générations s'y succédaient et en vivaient. On avait ses fournisseurs attitrés qui devenaient des espèces d'alliés; ses acheteurs habituels que l'on connaissait par leurs noms, auxquels on s'intéressait, et dont on pouvait au besoin se réclamer.

Il n'était pas une de ces familles de marchands qui ne comptât dans sa clientèle quelques personnes de qualité, au patronage desquelles on avait recours dans les occasions difficiles. Il en résultait une certaine communauté entre les classes qui corrigeait les inconvénients de leur trop grande inégalité. On se rapprochait par un échange de respects et de bons offices. La marchande s'informait de la femme de qualité pendant ses maladies; elle envoyait un bouquet à sa fête, elle sortait vêtue de noir à son convoi, elle lui procurait des servantes et des ouvrières. Par réciprocité, la femme de qualité ne venait point acheter sans accepter une chaise près du comptoir, sans s'informer des enfants et les embrasser parfois: elle recommandait le jeune garçon au financier, au colonel ou au conseiller, selon la carrière choisie par lui; elle plaçait la jeune fille dans quelque bonne maison ou au couvent. De part et d'autre, il y avait ainsi service accepté et rendu, partant de la sympathie ou de la reconnaissance.

C'était l'avantage sérieux; beaucoup d'autres s'en vivaient de moindre importance, mais non sans valeur.

La politesse des classes privilégiées déteignait sur les classes marchandes; la familiarité respectueuse des relations amenait une sorte de niveau dans l'intelligence et le langage. Le petit nombre de correspondances et de documents qui nous restent de cette époque prouve à quel degré de culture était parvenu le marchand depuis le seizième siècle jusqu'au dix-neuvième. Son éducation littéraire, communée par la noblesse et la bourgeoisie dans ces causeries autour du comptoir, continuée par la lecture des livres de longue haleine, qu'un journalisme éphémère n'avait point encore remplacés, et consolidée par les habitudes sédentaires, lui donnait des goûts, des aptitudes que nous ne pouvons soupçonner aujourd'hui. Dans un récent travail publié sur la famille de Beaumarchais, nous voyons qu'à la fin du dix-huitième siècle cette culture des classes marchandes était arrivée au dernier degré de raffinement, et que les loisirs des boutiquiers d'alors ne peuvent être comparés qu'à ceux de l'aristocratie intellectuelle de notre temps.

Nous relevons ce fait comme un détail intéressant pour l'histoire des différents états en France, sans en rien conclure contre le présent. La société est visiblement entrée dans une nouvelle route qui demandait un autre emploi du temps et des facultés. Celle-ci, plus appropriées et exclusivement appliquées sur chaque point, ont gagné en énergie ce qu'elles perdaient en grâce et en généralité. Chaque homme est devenu un instrument plus puissant dans l'action individuelle; toutes les industries ont pris un essor inconnu, et dont le monde ne peut manquer de profiter un jour. Gardons-nous seulement d'exagérer ce mouvement d'utilité pratique et d'y sacrifier trop complètement les rapports aimables, les goûts littéraires et les habitudes choisies qui avaient élevé si haut le marchand et le bourgeois des siècles qui nous ont précédés.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré. — Lafond et cie. 25 cents la boîte.

PERSONNEL

Le Dr. J. A. Garneau a été nommé député coroner pour le district de Québec.

M. Z. Duhamel, du département de l'Instruction Publique, vient d'être nommé Maître de Poste de la Législature de Québec.

Le marquis et la marquise de Bassano, qui retournent en France, se sont embarqués le dernier jour de juillet à Québec, à bord du vapeur de la ligne Allan.

La *Gazette Officielle* contient une nomination, celle de M. J. B. McMullin pour être juge dans le comté de Norfolk, en remplacement de M. Watson, décédé.

M. V. Arseneau est nommé Maître du Havre de Tracadie, Gloucester, N. B.; et M. B. F. Bouthilier, Maître du Havre de la Baie Ste. Marguerite, N. E.

Nous apprenons que notre ami et ancien collaborateur, M. Frs. L. Désaulniers, s'est décidé à retourner à l'état ecclésiastique et qu'il en a revêtu l'habit. — *Constitutionnel*.

L'hon. M. Letellier de St. Just est parti pour Manitoba pour affaires concernant l'immigration, la colonisation et l'exposition de Philadelphie. M. J. A. Gendard, du bureau des trajecteurs français de la Chambre, l'accompagne comme secrétaire.

A sa réunion annuelle, le chemin de fer des Laurantides a élu pour ses directeurs les messieurs suivants:

H. J. Pangman, écr.
P. L. Murphy, écr.
Louis B. Aubien, écr., M. P. P.
Hon. J. A. Chapleau, M. P. P.
J. O. Turgeon, écr.
Moïse Turcotte, écr.
William Simpson, écr.
Hilaire Hurtau, écr., M. P.

M. Charles Legge est l'ingénieur en chef de la compagnie, et E. Lef. de Bellefeuille, écr., le Secrétaire-Trésorier. M. J. an-Bte. Deslongchamps, de St. Lin, est le contracteur pour la construction du chemin de fer.

On assure que des difficultés financières ont fait suspendre momentanément les travaux.

On rapporte que le Premier-Ministre est en mer et revient au Canada.

Le colonel Bernard, député ministre de la justice, est de retour de Floride. Il a dû reprendre ses fonctions le 4 courant.

Prenez le rapport fait chaque année au gouvernement par les Compagnies d'assurance de leur situation. Voyez celles dont les pertes en suspens ou les pertes contestées sont les moins nombreuses et vous reconnaîtrez à l'instant même, que les meilleures compagnies sont celles que le public favorise le plus.

Parmi les Compagnies que leur promptitude dans le règlement des sinistres désigne à la faveur, vient la *Stadacona*, compagnie d'assurance contre l'incendie, No. 13 Place d'Armes, Montréal.

TABLETTES LOCALES

Les règlements concernant les pêcheries du Nouveau-Brunswick viennent d'être amendés par un ordre en conseil. Dorénavant la taxe sur le saumon séché sera de 40 centins par 200 livres, et celle sur le barré sera de 26 centins par 200 livres.

La première société de construction permanente établie en Canada, a été fondée en 1855, la seconde en 1857, la troisième en 1858, et depuis 1863 il s'en est fondé une ou plusieurs presque tous les ans. Le nombre de ces sociétés actuellement en existence dans les provinces d'Ontario et de Québec, est de trente trois. Le capital souscrit dans la province d'Ontario est de \$10,958,440, et dans la province de Québec de \$5,649,250. Toutes ces sociétés ont bien réussi et paient des dividendes variant entre 8 et 12 pour cent.

La crise qui sévit actuellement dans quelques parties du Canada, ne paraît pas avoir affecté l'île du Prince Edouard. Pendant l'année qui vient de s'écouler, il y a eu une augmentation dans les importations de cette province. Pendant tout le mois de juillet 1874, les droits de douanes payés se sont élevés à

\$13,500, tandis que cette année, depuis le 1er jusqu'au 22 de juillet, les mêmes droits ont atteint \$15,950. D'après les rapports des banques d'épargne, il appert que l'argent qui y a été déposé jusqu'au 30 juin dernier, représente la somme de \$427,130.56. De ce montant, \$346,430.55 portent intérêt à 4 pour cent, et la balance, \$80,700, porte intérêt à 5 pour cent.

NOS GRAVURES

Le Point Culminant du Pic du Midi

Poste avancé des Pyrénées, il présente au nord une muraille presque infranchissable qui domine à découvert la vaste plaine de Gascogne; mais au sud, il se relie à la chaîne par une longue crête dont le point le plus bas est le col de Tourmalet, que franchit la route thermale de Barèges à Bagnères-de-Bigorre.

Il résulte d'ascensions répétées pendant toute la durée du dernier hiver, que l'hôtellerie et le sommet même sont toujours accessibles pour un montagnard exercé. Nous tiendrons, si vous voulez bien, ce résultat pour acquis et ne chercherons pas à le vérifier. Qu'il nous suffise de savoir qu'il rend possible l'installation d'un observatoire à 2,877 mètres d'altitude, c'est-à-dire beaucoup plus haut que tous ceux qui existent actuellement en Europe, et 1,400 mètres au-dessus de celui qu'on construit à grands frais sur le Puy-de-Dôme! Depuis longtemps l'idée de cette installation avait séduit les savants, et dès la fin du siècle dernier on parlait d'établir, au Pic du Midi, un observatoire astronomique.

Le général de Nansouty* s'est établi avec un aide observateur, M. Baylac, dans un étage construit exprès au dessus de l'hôtellerie, et plusieurs de nos lecteurs ont peut-être été admis par lui à visiter son intérieur et le mamelon pittoresque où sont exposés les instruments qui doivent rester à l'air libre. Ils ont dû garder le meilleur souvenir de la finesse et de l'amabilité toute parisienne, jointes à une certaine rondeur militaire, avec lesquelles le général-directeur fait les honneurs de ses appartements d'hiver. Il a dû les inviter à venir fêter la nuit de Noël en partageant ses conserves. Si vous y allez, voici le genre de vie qui vous attend à l'observatoire.

Il faudra vous lever à six heures et demie du matin pour assister aux observations de sept heures, ce qui nécessitera une petite promenade au mamelon par 15 degrés de froid. Vous vous réchaufferez au retour avec une tasse de thé bien chaud, préparé avec de la neige fondue. Vous regarderez les observateurs faire leur ménage et vous vous dispenserez des observations de dix heures, préférant préparer le déjeuner, c'est-à-dire, ouvrir les boîtes de conserves et faire fondre la neige pour le thé. A onze heures et demie, par exemple, vous ne pourrez vous refuser à accompagner M. Baylac au sommet du Pic pour faire les observations de midi quarante trois minutes. Cette promenade de digestion exige de forts poumons et un juret solide; les pieds munis de crampons, un voile vert au bonnet et les yeux garantis par des lunettes vertes, vous vous en tirerez... si vous pouvez. Mais gare le froid aux pieds pendant la station d'un quart d'heure au sommet qu'exige la manœuvre et la lecture des instruments! Si vous êtes gelé, M. Baylac vous rapportera; sinon vous tâcherez de le suivre dans une descente vertigineuse dont le but est un poêle où vous vous réchaufferez. Après les observations de quatre heures et de sept heures, le dîner de conserves vous semblera bon et le lit encore meilleur; vous l'aurez bien gagné.

ILL.

* Pour les services déjà rendus par ces météorologistes, voir notre numéro précédent à l'article, cause scientifique, page 339.

Dans les Montagnes

Combien le groupe formé par la bergère et les deux animaux a de grâce et de charme!

Entre les bras de la jeune fille, l'agneau se sent si bien en sûreté que son œil doux et sa contenance tranquille expriment ses aises et sa quiétude.

La brebis mère n'éprouve aucune crainte, et si elle suit en bêlant sa progéniture, c'est plutôt en signe de joie, que par l'instinct d'un péril.

Quel splendide paysage! Et comme ces montagnes, dont la brume transparente voile à demi les contours, fuient dans le lointain en étageant leurs plateaux boisés, et agrandissent l'horizon! Les bouquets de bois du troisième plan, les moutons du deuxième, la bergère et la brebis, forment comme les marches d'un escalier dont la perspective monte, monte jusqu'au ciel, où par une large éclaircie, le soleil lance ses rayons jusqu'au fond des vallées.

Le paysage ainsi compris n'est plus l'étude sèche et réaliste des divers aspects de la nature, c'est un poème dans lequel les champs, les montagnes, les fleurs et les animaux, jouent un rôle important, mais que l'homme au milieu d'un cadre ici, superbe, là frais et gracieux, anime et vivifie par sa présence.

Écusson Couronnant le Fronton du Bureau de Poste de Montréal

Au dessus du Bureau de Poste, reposant sur le fronton de la croisée monumentale du premier étage, se dresse, soutenu par deux figures allégoriques, Mercure d'un côté, l'Industrie de l'autre, l'écusson armorié du Canada.

Ce morceau décoratif est dû à la collaboration du maître et de l'élève: M. Bourassa et M. Phil. Hébert; l'un a fait la composition et le dessin, l'autre le modelage.

Mercure qui préside au commerce, repose à demi-couché, une jambe étendue et l'autre repliée; sur celle-ci, la main droite du dieu tient le globe, et son caducée s'élève debout, placé entre le bras et le corps; à la tête sont fixés les ailes symboliques, attribut du collègue de Jupiter.

Le bras gauche s'appuie sur un sac plein d'or, dont les pièces s'écoulent en cascades par l'ouverture. L'Industrie, coiffée et drapée à l'antique, repose assise et tient une quenouille dont elle fait tourner le fuseau.

Œuvre d'artistes indigènes, cette composition se recommande par la correction du dessin, le naturel des attitudes et l'art avec lequel sont jetées les draperies.

Les figures des deux personnages disent leur origine, et leurs traits calmes et purs respirent la noblesse et la sérénité des hauts lieux.

L'artiste aurait certainement pu multiplier l'outillage industriel, l'arsenal moderne ne manque point d'objets; mais outre qu'une exhibition de marteaux d'enclumes ou d'engins mécaniques, aurait juré avec le ton général de la composition, le dessinateur n'a-t-il point voulu par hasard représenter en toute vérité notre industrie nationale encore au berceau?

Nous ne saurions nous porter garant de l'intention. Mais le crayon et le ciseau ont parfois de ces traits de spirituelle ironie.

Nous dirons pour terminer, que cette pièce décorative fait honneur aux deux artistes.

Il est vraiment malheureux que la place donnée à cet écusson soit si mal choisie. Il faut en connaître l'existence pour le découvrir, et encore ne peut-on bien le voir que du haut des tours de l'église paroissiale.

Serait-il donc impossible de le placer plus visiblement?

A. ACHINTRE.



LE CENTENAIRE D'O'CONNELL.

O'CONNELL (Daniel), le *Grand Agitateur*, le *Libérateur* de l'Irlande, né en 1775 dans le comté de Kerry, se disait issu d'anciens chefs de clan du pays. Elevé au collège des Jésuites de Saint-Omer, et destiné à l'Eglise, il préféra entrer au barreau, qui venait d'être rouvert à ses compatriotes, fut reçu avocat en 1798, et eut bientôt formé une nombreuse clientèle qui lui valut une immense fortune. Il s'affilia de bonne heure à des associations qui avaient pour but l'émancipation de l'Irlande, et soutint avec véhémence la cause nationale dans les clubs et les journaux : provoqué par un *alderman* de Dublin, qu'il avait traité avec peu de ménagements, il le tua en duel (1815). Il posa en 1823, avec l'avocat

Sheil, les bases d'une nouvelle association catholique qui, secondée par le clergé, s'étendit bientôt sur toute l'Irlande et réunit d'immenses capitaux : traduit en 1824, devant un grand jury pour provocation à la révolte, il sut se faire acquitter. Elu en 1828 membre de la Chambre des Communes, après une lutte acharnée contre le candidat protestant, il ne put siéger parce qu'il refusa de prêter le serment du *Test* ; mais, aussitôt après l'émancipation des catholiques, qu'il n'avait cessé de réclamer, il entra à la Chambre (1830), où il exerça une puissante influence. Il prêta son appui aux *whigs*, dont il amena le triomphe, et vota avec eux la réforme parlementaire (1832) ; obtint l'abolition de lois vexatoires

pour les Irlandais, fit admettre ses compatriotes aux magistratures municipales, et fut lui-même nommé lord maire de Dublin (1841). Non content de ces succès, il sollicita le *rappel de l'union*, c'est-à-dire la dissolution de l'union législative de l'Irlande et de l'Angleterre, et provoqua dans ce but des pétitions et de nombreuses réunions qui devinrent bientôt menaçantes : il fut alors arrêté de nouveau et condamné à la prison par le tribunal de Dublin : mais il réussit encore à se soustraire aux effets de cette condamnation, et fit casser l'arrêt par la Cour des lords (1844). Cependant il avait épuisé ses forces dans la poursuite d'un projet impraticable : il se rendit en Italie pour ré-

tablir sa santé, mais il mourut à Gênes, en 1847. O'Connell possédait tout ce qu'il faut pour agir sur la foule : taille athlétique, voix retentissante, éloquence vive, sarcastique, injurieuse même, style hardi et plein de métaphores : aussi exerça-t-il un ascendant prodigieux sur le peuple irlandais. Le caractère de l'*agitation* qu'il excita si longtemps fut d'être purement pacifique : habile juriconsulte, il se servait pour résister à la loi des ressources fournies par la loi même, mais il s'attacha toujours à prévenir toute collision sanglante. Il a laissé des *Mémoires sur l'Irlande*. Le P. Lacordaire et le P. Ventura ont prononcé son *éloge*.

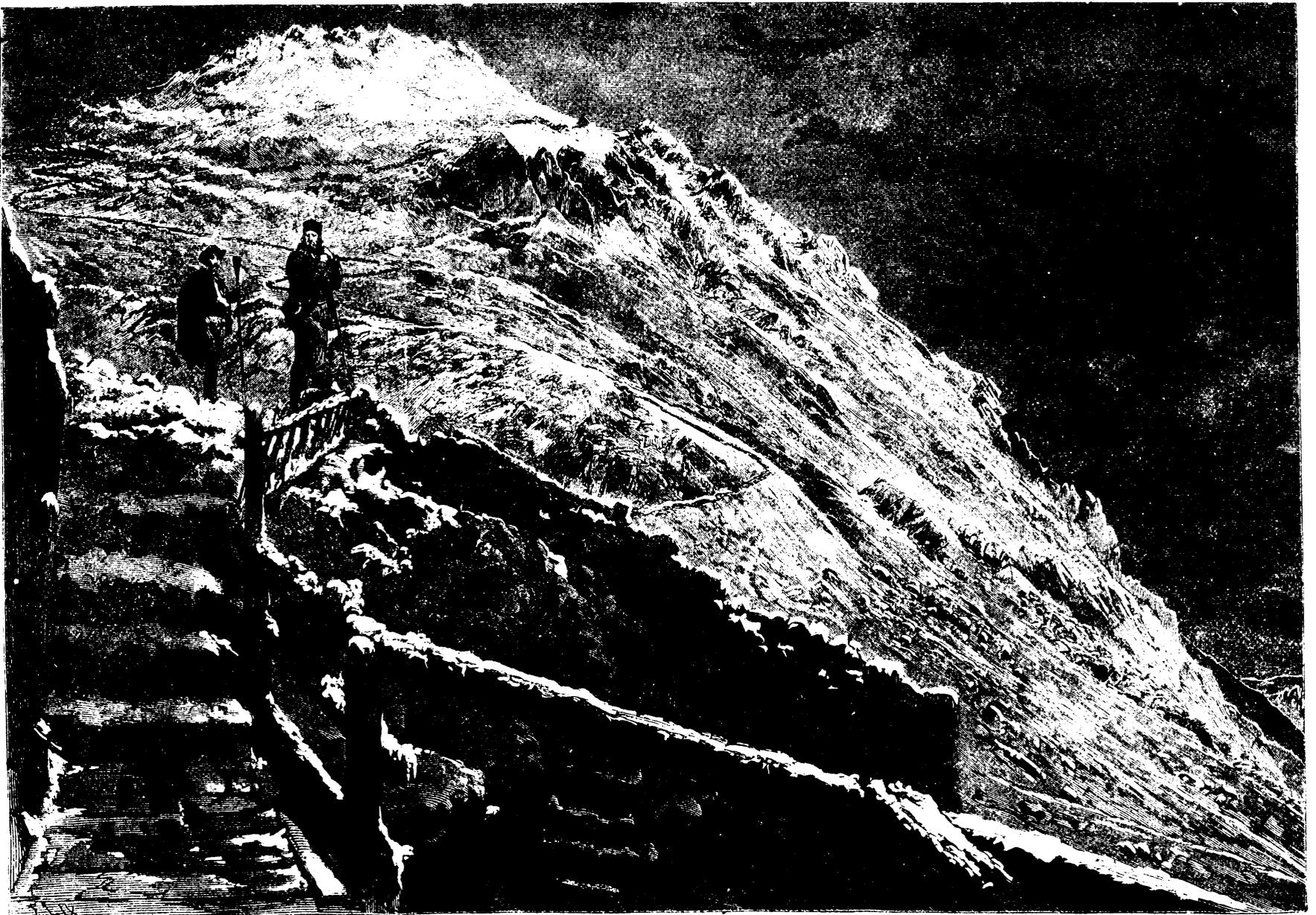


12 Août 1875.

DANS LES MONTAGNES



ECUSSON COURONNANT LE FRONTON DU BUREAU DE POSTE DE MONTREAL, PAR MM. NAPOLEON BOURASSA ET PHIL. HEBERT



LE POINT CULMINANT DU PIC DU MIDI

CHOUART

Je trace la silhouette d'un personnage ancien, de notre histoire, qui a beaucoup fait parler de lui en son vivant, et dont le souvenir ne surnage que par quelques lignes dispersées à droite et à gauche dans nos auteurs. Il n'était pas au premier rang, mais il avait son importance; je l'assimilerais à la classe que nous nommons les « promoteurs d'entreprises publiques, » navigation, industries, chemins de fer. (1)

I

Médard Chouart, né vers 1625, (2) était fils de Médard Chouart et de Marie Poirier, de Charly, paroisse Saint-Cyr, près la Ferté-Sous-Jouarre, en Brie, (3) département de Seine et Marne.

Il servit d'abord à Tours, dans une famille angevine dont la fille, Mlle Savonnière de la Troche, se fit religieuse ursuline sous le nom de Sœur de Saint-Bernard, puis qui passa en Canada, en 1639, avec la Mère de l'Incarnation et y prit le nom de Sœur Saint-Joseph. (4)

Chouart arriva en Canada après 1641. A Québec il fut protégé par la Sœur de Saint-Joseph et par la Mère de l'Incarnation, laquelle était aussi de Tours, fit « grande connaissance avec lui » comme elle s'exprime. Cette dernière le trouva homme d'esprit, sachant se faire valoir. Un écrivain anglais, M. Jérémie, dit qu'il était haut et entreprenant. On ne saurait douter d'ailleurs qu'il fut d'une trempe peu ordinaire et doué de talents remarquables.

Il entra au service des Jésuites qui l'envoyèrent dans les missions nouvelles du lac Supérieur. Sur la fin de l'été 1646, nous le voyons (5) revenir en compagnie de Gilles Becon, autre employé, lequel était porteur d'échantillons de minerais et de pierres dont M. de Montmagny s'occupait, sans toutefois attacher d'importance à la chose. On peut supposer que Chouart n'était pas étranger à ces trouvailles. Quoiqu'il en soit, dans ces voyages aux contrées lointaines, son instinct de découvreur avait dû s'éveiller et sa première connaissance de la baie d'Hudson date probablement de cette époque, puis les Sauvages du lac Supérieur avaient de fréquents rapports avec les Kilistinons ou Cristinons, habitants des bords de cette baie.

Champlain, en 1610, avait manifesté le désir de s'y rendre par le Saint-Maurice; la même année, Hudson y pénétrait par la mer; trois ans après, Champlain remontant l'Ottawa s'en occupait principalement et cherchait la voie qui y mène. Les Français ne poussèrent pas plus loin ce désir pour le moment; les Anglais reparurent dans la baie en 1631, sans néanmoins y faire d'établissement stable.

II

Chouart repartit pour les pays d'en haut dès l'automne de 1646. Il en revint l'année suivante et épousa à Québec (le 3 septembre 1647) Hélène, veuve de Claude Etienne, fille du pilote Abraham Martin, le même qui a donné son nom aux plaines d'Abraham. Ils paraissent avoir vécu à Québec.

En 1649, Chouart fit un voyage en

France (1). Leur fils, Médard, naquit en 1651 et perdit sa mère bientôt après. (2)

Devenu veuf, Chouart continua la vie des voyages qui étaient son élément propre. Le 16 juillet 1653, nous le voyons revenir d'Acadie (3) où il avait été en rapport avec La Tour, le célèbre agitateur. Pour la première fois en cette occasion, on donne à Chouart le surnom de « sieur des Groseillers » (4) qui est resté dans l'histoire. Le 24 août suivant, à Québec, il épouse en secondes nocces Marguerite Hayet-Radisson, veuve de Jean Veron de Grandmesnil tué par les Iroquois, l'année précédente, dans la Banlieue des Trois-Rivières.

Nous venons de voir Chouart en communication avec La Tour. Son second mariage l'alliait aux Radisson, plus tard parents des Kertk, — tous protestants ou ayant des accointances avec ces derniers. La Touraine, où avait demeuré Chouart, était alors en partie composée de huguenots qui sympathisaient assez largement avec les Anglais. En Canada même la religion réformée comptait plusieurs adeptes à l'encontre des ordonnances qui interdisaient l'entrée du pays à tous autres qu'aux catholiques. Chouart semble avoir vécu sur la limite des deux camps; néanmoins s'il était peu ancré dans la foi, on ne trouve pas qu'il y ait renoncé ni qu'il se soit donné aux Anglais en vue de trahir la France. Le côté dominant de son caractère était la fièvre des voyages et des entreprises lointaines. Il s'est en un jour fatal laissé trop emporter par cette passion, mais il a su racheter sa faute; on ne pourrait en dire autant de Radisson.

III

Les Kertk ou Kirke étaient d'Angleterre. Gervase Kirke, armateur riche et entreprenant, fit des expéditions sur les côtes de l'Amérique du nord, et se maria à Dieppe, en France, vers l'année 1596, avec Elisabeth, fille d'un nommé Goudon. De ce mariage naquirent les trois frères: David (fut chevalier en 1629, marié en 1630, mort en 1655) Louis et Thomas qui s'emparèrent de Québec en 1629; deux autres garçons et deux filles dont l'une épousa un Dieppois. (5)

Sébastien Hayet-Radisson, de Saint-Malo, avait eu pour enfants: Pierre-Esprit qui épousa Madeleine Hairault, (6) puis une fille de sir David Kirke; Marguerite qui épousa Médard Chouart; Françoise qui épousa Claude Volant. Ces trois enfants se sont établis en Canada.

Pierre-Esprit de Radisson demeura à Paris pendant son premier mariage, paroisse Saint-Sulpice et Saint-Nicolas de Chardonay. (7) Sa fille Elisabeth épousa aux Trois-Rivières, en 1656, Claude Jutras dit Lavallée. On ne sait pas à quelle époque Pierre-Esprit devint veuf de sa première femme, Madeleine Hairault; il est probable qu'il convola en secondes nocces avec une fille de Sir David Kirke vers 1670.

Claude Volant, sieur de St. Claude et sa femme Françoise Radisson (8) vécurent aux Trois-Rivières à partir de 1654. Parmi leurs enfants on remarque Claude qui entra dans l'Eglise, et Etienne établit à Sorel, qui fut le concessionnaire des îles, îlets et battures dans le haut du lac Saint-

(1) *Journal des Jésuites*, p. 129.

(2) Le *Dictionnaire* de l'abbé Tanguay est très-utile dans la recherche de ces faits, en apparence introuvables.

(3) *Journal des Jésuites*, p. 183.

(4) Ce nom est écrit: des Groisillers par la Mère de l'Incarnation; des Groisliers au recensement de 1666 et par M. Margry; des Groseillers par le notaire Ameau et l'abbé Tanguay; Des Grosillères, par le *Journal des Jésuites*; des Groseillers, par l'abbé Ferland; de Groiseleiz, par Jérémie. En 1659, l'autographe de Chouart, aux Trois-Rivières se lit: « Médard Chouart. » *Registre des audiences*.

(5) *First Conquest of Canada*, 16, 28, 93, 154.

(6) En 1680, à la Pointe-aux-Trembles, se maria: « Jean Hayet dit Saint-Malo, fils de Gilles Hayet et de Jeanne Héreau de Saint-Malo. » C'était probablement une parente des Hayet-Radisson.

(7) *Registres des Mariages* des Trois-Rivières, 5 novembre 1657. Tanguay, *Dictionnaire*, p. 330.

(8) Elle demeurait aux Trois-Rivières dès l'année 1650. *Registre de la paroisse*.

Pierre, depuis le chenal du Nord jusqu'au chenal de l'île Platte. Etienne portait le nom de Radisson emprunté à sa mère. (1)

IV

Médard Chouart des Groseillers transporta son magasin aux Trois-Rivières, où étaient les parents de sa femme et où celle-ci vécut dans son premier mariage six ans. Voici les notes que j'ai relevées aux Trois-Rivières: Le 24 février 1654, Médard Chouart des Groseillers, sergent-major des Trois-Rivières (Greffé d'Ameau). Le 19 mars 1654, Madame Desgroseillers créancière de feu Mathieu Libat (Greffé d'Ameau). Le 25 juillet 1654, baptême de Jean-Baptiste, fils de Médard Chouart et de Marguerite Hayet (Reg. des Trois-Rivières). Le 29 mars 1655, Marguerite Hayot, femme du sieur des Groseillers présente à son contrat de mariage (Greffé d'Ameau). La même année est citée en témoignage Marguerite Hayer, femme de Médard Chouart des Groseillers, absent (Registre de Audiences).

Il n'entra pas dans les habitudes de Chouart de rester « à la maison » même avec le grade de sergent-major et la perspective de guerroyer de temps en temps contre l'Iroquois, ce qui ne faisait pas défaut à cette époque, car le pays était mal gouverné par la France et pas trop bien administré par ceux qui en avaient le soin immédiat. La population réunie de Québec, les Trois-Rivières et Montréal était au plus de cinq cents âmes. Les Iroquois tenaient la campagne en permanence. Il était presque impossible de remonter le fleuve sans tomber dans leurs embuscades. Les traiteurs qui descendaient en petits nombres des grands lacs traversaient l'Ottawa vers l'île des Allumettes, et par les cours d'eau qui sillonnent l'Ottawa et le St. Maurice, abordaient aux Trois-Rivières, principal marché de traite. D'année en année les voyageurs rapportent quelques nouvelles concernant les peuples du nord non connus des européens, mais qui échangeaient des fourrures avec les gens du lac Supérieur et ceux du haut St. Maurice.

Depuis la mort du Père Bateaux (1652), qui avait conçu le dessein d'aller par le St. Maurice à la baie d'Hudson, la guerre des Iroquois ne permettait pas d'entreprendre ce voyage. Néanmoins, une tentative fut faite au mois d'avril 1657, par huit Français et vingt canots Algonquins qui partirent pour aller en traite au pays des Attikamégues, situé sur les sommets où les eaux se séparent d'un côté pour descendre au Saint-Laurent et de l'autre à la baie d'Hudson. Ils furent dans les terres, dit le *Journal des Jésuites* (p. 217,) par la rivière Batiscan et y rencontrent vingt-huit sauts en quatorze jours; arrivèrent au terme de leur voyage le 28 mai après avoir passé soixante-et-quatorze portages. Le 15 juillet, ils étaient de retour aux Trois-Rivières chargés de castors. Ils avaient rencontré des Kristinons, peuple voisin de la baie d'Hudson, et obtenu d'eux divers renseignements.

La *Relation* de l'année suivante (p. 29) indique les divers chemins qui, du Saint-Laurent, permettent d'atteindre la baie d'Hudson: « L'un est par les Trois-Rivières tirant au nord-ouest. On va des Trois-Rivières au lac appelé Ouapichouanon éloigné d'environ cent cinquante lieues des Trois-Rivières. Les sauvages, en descendant, font ce chemin en sept jours. Du lac en question à la baie, on calculait plus de cent lieues. (2)

Une autre tentative de voyage par mer à la baie d'Hudson eut lieu en même temps. M. Jean Bourdon partit de Québec le 2 mai 1657 pour cet objet et fut de re-

(1) *Doc. Tenure Seig* 413. *Ed. & Ordonn.* III, 123.

(2) Dans leurs voyages au nord, les sauvages comptaient quinze lieues par jour en descendant, et sept ou huit lieues en montant.

pour le 11 août, (*Journal des Jésuites*, 209, 215.) « M. Bourdon était descendu sur le grand fleuve du côté du nord jusqu'au 55e degré, où il rencontra un grand banc de glaces qui le fit remonter. » (*Ibid.* 165, p. 9).

A cette époque les Anglais n'avaient aucun établissement dans la Baie d'Hudson, (Charlevoix I. 476), les Français non plus.

Je présume que Chouart fit partie de la première expédition ci-dessus. En tous cas, il n'était point de la seconde, puisque le 18 juillet « M. Chouart sieur de Groseillers » est présent en cour aux Trois-Rivières. (*Reg. des Audiences*, cahier B.) alors que M. Bourdon était encore dans le golfe Saint-Laurent.

Le 7 août fut baptisée (1) Marie-Anne, (2) fille de Médard Chouart dit Des Groseillers et de Marguerite Hayet. Marraine: Elizabeth Radisson, fille de Pierre-Esprit de Radisson, laquelle épousa le 5 novembre suivant Claude Jutras dit Lavallée, comme il a été expliqué.

Que le lecteur ne se fatigue pas des minuties de mes notes. Le groupement de ces détails n'avait pas encore été fait; c'est par ce moyen que la vie des personnages de second ordre peut être mieux comprise et racontée. Un ancien a dit: l'histoire plaît, de quelque manière qu'elle soit écrite.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Moyen de détacher les journaux. — Au mois d'avril ou de mai, on ramasse des hannetons que l'on tue et que l'on place à proximité des arbres. Les fourmis sont attirées par l'odeur des hannetons, quittent l'arbre en se réunissant sous les pots où il est facile de les chasser. On peut employer pour le même usage des viandes cuites, telles que foie, rate, etc.

Autre. — Mettez dans les endroits où ces insectes se retirent, des os décharnés; ils s'y rassembleront en grand nombre, et alors il sera aisé de les détruire, en jetant ces os, qui en sont tout couverts, dans le feu ou dans l'eau, et en réitérant cela plusieurs fois.

Papier à dérouler le fer et l'acier. — On imprègne d'une forte dissolution de colle forte une feuille de papier, puis on la saupoudre avec de l'émeri fin ou du grès pulvérisé. Le vert ou la poudre produisent le même effet. Il faut, lorsqu'on a tamisé l'émeri ou le vert sur le papier collé, le recouvrir d'une feuille de papier sur laquelle on passe un rouleau en appuyant fortement, afin que toutes les parties pulvérisées puissent adhérer fortement au papier. On secoue le papier lorsqu'il est sec, afin de faire tomber tout ce qui ne serait pas adhérent.

Lorsqu'on veut nettoyer les ustensiles, des armes ou autres objets en fer, on déchire un morceau de ce papier, avec lequel on enlève la rouille ou la crasse adhérente au fer. On donne différents degrés de finesse aux matières qui doivent composer ce papier, on les varie selon qu'on veut donner au fer un poli plus ou moins beau.

Conservation des groseilles (jaelles). — On cueille des groseilles rouges ou blanches avec leurs tiges et lorsque ces fruits ne sont pas entièrement mûrs, on les épluche de toutes les substances étrangères.

On les met dans des bouteilles, en ayant soin de frapper le fond de la bouteille sur une table pour que tous les vides soient bien remplis.

On bouche les bouteilles, on ficelle le bouchon, on les place au bain-marie; aussitôt que l'eau chaude a été portée à l'ébullition, on retire le feu. Un quart d'heure après on retire l'eau chaude de la bassine, puis on enlève les bouteilles lorsqu'elles sont refroidies, on goudronne les bouteilles et on conserve comme nous avons dit.

Moyen de désinfecter les poutrelles et les étales. — Pour une étale, prenez: une livre de chlore que vous faites dissoudre dans 1 1/2 gallon d'eau; balayez et nettoyez bien, puis lavez avec une éponge trempée dans la solution tous les parois, planchers, le sol et tout ce qui se trouve dans l'étale. Après avoir laissé bien sécher faites rentrer les animaux.

(1) *Registre des Trois-Rivières*.

(2) Cette enfant mourut aux Trois-Rivières en 1661.

SEMAINE POLITIQUE

La politique canadienne est en villégiature dans la personne de ses ministres. Les uns prennent les eaux, d'autres voyagent, il ne reste à Ottawa que le strict nécessaire.

Aux Etats-Unis, l'ex-président de la république américaine, Andrew Johnson, vient de mourir à Nashville Tennessee à l'âge de 67 ans.

Né en 1808, à Raleigh, Caroline du Nord, de parents pauvres, il entra à l'âge de dix ans dans une boutique de tailleurs comme apprenti. N'ayant aucune instruction, il profita de ses heures de loisir pour apprendre la lecture et l'écriture. A force de travail il acquit bientôt une bonne instruction commerciale. Quelques années plus tard il alla se fixer à Greenville où il commença à s'occuper d'affaires publiques et de politique : il fut d'abord élu conseiller municipal puis maire, charge qu'il occupa pendant trois ans.

Poursuivant sa carrière avec énergie il entra à la législature en 1853. En 1864, il fut élu vice-président de la république, par suite de l'assassinat du président Lincoln, il fut élevé à la présidence générale qu'il conserva jusqu'en 1869, époque à laquelle le général Grant fut élu à sa place. Depuis cette date, il vécut sans bruit et retiré dans sa demeure de Greenville.

Les funérailles ont eu lieu au milieu d'un concours immense. Toutes les sommités politiques des Etats-Unis y assistaient.

L'hon. John O. Norton, ancien sénateur des Etats-Unis, et l'un des hommes politiques les plus éminents des Etats-Unis, est mort aussi, le 5 courant, à son domicile à Chicago.

En Angleterre, le parlement va bientôt se proroger.

Une correspondance de Londres, publiée dans les journaux de Paris, dit que l'Angleterre se préoccupe particulièrement de l'affermissement de ses possessions d'Afrique.

La colonie du Cap, qui, il y a quelques années, s'était annexé le territoire cafre connu sous la dénomination de Terre des Griquas ou *Griqualand*, est à la veille d'accroître encore son étendue. Son assemblée législative a résolu à l'unanimité l'annexion des deux tiers environ de contrées considérées jusqu'à présent comme indépendantes de la domination anglaise, le pays des *No-man's-land* et le pays des *Fingos*, ou *Fingoland*, situé entre le Kei et la colonie de Natal. Ils contiennent ensemble une population de 140,000.

Le duc d'Edimbourg héritier présomptif du trône du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, en Allemagne, a vendu ses droits successifs au gouvernement allemand pour £80,000 sterling.

En France, au dernier jour de juillet, l'Assemblée nationale a voté dix-huit millions de francs pour les dépenses supplémentaires de la guerre.

Dans les séances suivantes, l'Assemblée a adopté le bill constituant le sénat et celui autorisant le tunnel sous la Manche. Le 4 courant, la session de l'Assemblée a été, conformément aux résolutions, formellement prorogée jusqu'au 4 novembre.

Pour l'Espagne, succès aujourd'hui, revers le lendemain; on ne sait trop à quoi s'en tenir. En attendant la fin, le projet de constitution élaboré par le comité nommé à cet effet, déclare que la religion de l'Etat est la religion catholique; la nation s'oblige à maintenir son culte et ses ministres, mais personne ne pourra être inquiété sur le territoire espagnol pour ses opinions religieuses ou dans l'exercice de sa religion. Toutefois les démonstrations publiques seront le privilège de la religion de l'Etat.

A. ACHINTRE

NOUVELLES DIVERSES

Les bons de la Corporation des Trois-Rivières ont été avantageusement négociés sur le marché de Londres. La ville, en raison de cette opération, possédera bientôt un aqueduc en fer.

Il est question de fonder à St. Roch une société coopérative pour la construction des navires, afin de venir en aide aux ouvriers charpentiers qui, pour la plupart, sont privés d'ouvrage.

Il y a dans la paroisse de Warren, Nouvelle-Ecosse, un enfant de quatre mois qui pèse 121 livres.

La Compagnie de Télégraphe de Montréal a ouvert un bureau à Hallville, Ont., et à L'Anvenir, Québec.

M. le magistrat de police Bréhaut a reçu, mardi, 3 août, le serment de vingt-deux hommes qui ont contracté un engagement d'un an dans la police montée du Nord-Ouest.

Le colonel Casault, député adjutant-général de la milice, est dangereusement malade à la Rivière-du-Loup.

Le département de l'instruction publique a l'intention d'établir à Québec une école des beaux-arts.

Les travaux du nouvel aqueduc de Longueuil sont commencés, et trente à quarante ouvriers s'occupent au creusement de la tranchée allant du fleuve à l'endroit où sera construite la pompe à vapeur, près de l'ancienne traverse du chemin de fer.

Les contrats pour la construction du nouveau marché, en dehors de la porte St. Jean, à Québec, ont été ouverts. Les soumissions les plus basses sont d'environ \$42,000.

Les syndics officiels et les inspecteurs des poids et mesures ne seront pas nommés avant la fin du mois. Il est probable que dans les villes, ces derniers seront aussi inspecteurs du gaz.

Un boulanger d'une petite ville allemande s'est engagé solidairement avec sa femme à fournir gratis au curé et au vicaire le pain et la pâtisserie dont ils auraient besoin, à partir du jour de la mise à exécution de la loi supprimant la dotation du clergé et pour tout le temps que cette loi restera en vigueur.

On lit dans la *Gazette de Sorel* :

C'est avec plaisir que nous annonçons aux intéressés qu'un steamer chargé de rails de fer destinés à notre chemin à lisses de bois, est arrivé jeudi soir dans notre port. Il a commencé son déchargement.

Les actes du cinquième concile provincial contiennent un décret de Rome qui détache le Township d'Adstock du diocèse des Trois-Rivières et l'unit à celui de Québec. Un autre décret de la même date, 27 août 1874, unit au diocèse des Trois-Rivières une partie assez considérable de la vallée du St. Maurice, en la séparant de Québec.

La semaine passée, le couvent des Ursulines de Québec a choisi pour supérieure, la Révérende Sœur St. George, fille de l'hon. juge Van Felson, et pour trésorière, la Rév. Sœur St. Catherine.

On nous apprend aussi le décès de la Rév. Sœur St. Athanase, qui a passé plus de soixante ans de sa vie dans cette communauté. La défunte était native d'Irlande.

A part quelques legs particuliers peu considérables, Sa Grandeur Mgr. Larocque a donné à la corporation de l'évêché de Saint-Hyacinthe tous ses biens qui, à l'heure actuelle, sont estimés à environ \$34,000. Quelques propriétés sont susceptibles de prendre de l'augmentation; l'une d'elles, de 4 arpents en superficie, est située dans le centre de la ville de St. Hyacinthe, et une autre, d'une étendue de 24 arpents, touche à la ville de St. Jean dont la population augmente tous les jours.

M. S. Mazurette, marche aux Etats-Unis de succès en succès. C'est le compositeur à la mode de la ville de Détroit, où ses fantaisies sont devenues la coqueluche des salons.

Deux nouvelles romances délicieuses avec charmant atteinement aujourd'hui la vogue de leurs aînées: *Oh Give me back, my Native Hills*, dédiée à Mlle Emma Lajeunesse (Albani); *the Light of Home*, dédié à Mlle Clara-Louise Kellogg.

Une société de construction est en voie de s'organiser à Coaticook depuis quelques semaines. Les hommes les mieux posés dans la finance, le Rév. M. Chartier en tête, en font partie. On a fait choix du mode de parts par appropriation. Le capital autorisé sera de \$250,000. Le montant des parts souscrites s'élève déjà à plus de \$125,000. Ce mouvement est fort populaire.

A sa dernière assemblée le comité de l'éclairage a décidé de recommander au conseil de faire poser vingt nouveaux verrières; deux dans le Beaver Hall, deux dans l'Avenue Lincoln, un au coin de la rue Sherbrooke et de Burnside Place, et les autres dans la partie est et le quartier St. Antoine.

A la prochaine assemblée du conseil, le comité demandera une appropriation supplémentaire de \$18,000. On doit se rappeler que cette année l'octroi accordé à ce comité qui était auparavant de \$33,400 a été réduit à \$18,035.

Par ordre en conseil du 11 juillet courant, Son Excellence le lieutenant-gouverneur a bien voulu séparer de la ville St. Henri, dans le comté d'Hochelega, le territoire ci-après décrit et l'ériger en municipalité scolaire sous le nom de *Village Delisle*, savoir: borné au sud par le Canal Lachine, à l'est par les limites de la cité de Montréal, au nord par la rue Dorchester, à l'ouest par une ligne partant du dit Canal Lachine passant par le milieu de la rue Atwater et se prolongeant jusqu'à la rue Dorchester. Ce même territoire qui est aujourd'hui une desserte de St. Henri des Tanneries sera probablement érigé sous peu en paroisse canonique sous le nom de Ste. Cunégonde.

Le 1er numéro spécimen du journal *Le Propriétaire et L'Ouvrier* a paru, la semaine dernière. C'est, ma foi, une fort belle publication, pleine de faits et de renseignements, admirablement choisis pour la classe de ses lecteurs.

On lit dans le *Canadien* de la semaine dernière :

Il y a eu, dimanche dernier, à la Bonne Ste. Anne de nombreux et touchants pèlerinages. Sept bateaux à vapeur, cinq venant de Québec, les autres de St. Laurent et de Montmagny se sont rendus à Ste. Anne de Beaupré. Près de mille voitures ont aussi conduit à ce temple célèbre les pieux visiteurs. On comptait là plus de cinq mille personnes. Des basses messes ont été dites depuis huit heures jusqu'à midi sans interruption. Trois éclatants miracles ont eu lieu. Un homme, devenu infirme d'une jambe à la suite d'un accident, et condamné à porter des béquilles, a été guéri. Les témoins de ce prodige pleuraient d'admiration. L'heureux miraculé a laissé sa béquille aux pieds de l'autel. Deux autres personnes souffrant de cruelles maladies ont été aussi soudainement guéries. C'était un spectacle véritablement attendrissant que de voir tous les malheureux souffrant de maux incurables réunis dans le cœur de l'église et s'adressant à Ste. Anne de vouloir bien à leur égard user de toute sa puissance.

M. E. Guy, de cette ville, qui est mort la semaine dernière à sa maison de campagne, sur le chemin de Lachine, laisse \$4,000 à l'Hôtel-Dieu et une somme égale à l'Hôpital-Général.

L'hon. Edouard Masson est mort hier matin, à Montréal, à l'âge peu avancé de 49 ans et 3 mois.

Après avoir fait de brillantes études à Montréal, il termina ses cours en Angleterre et à Paris.

Revenu au Canada il fit le commerce de vins pendant quelques années.

Il fut élu membre du conseil législatif pour la division des Mille Îles en 1854, puis se retira dans la vie privée à Terrebonne à l'expiration de son mandat.

Il consacra plusieurs années de sa vie à la colonisation des vastes townships du Nord. Il est le fondateur d'une nombreuse colonie de Canadiens-Français dans le township de Beresford où s'élève déjà la jolie paroisse de Ste. Marguerite.

Il laisse une veuve et deux fils, dont l'un est attaché à l'ancienne maison dont l'hon. M. Jos. Masson, père du défunt, a été l'un des fondateurs.

LE MUSC

Le musc n'est-il pas la base de toutes les odeurs artificielles employées dans la parfumerie? Les odeurs que divers produits naturels rappellent sont surtout celles du musc, de la vanille et de la violette.

Le musc, *muschka* ou *kastorie* en sanscrit, *muskh* en arabe, était connu des anciens. Divers auteurs de physique citent, comme exemple de divisibilité, que l'empereur Justinien, lors de la construction de l'église Sainte-Sophie, à Constantinople, en 538, fit mélanger du musc avec le mortier, et qu'actuellement l'atmosphère de l'église devienne *mosquée*, en est encore toute parfumée; aussi le musc est-il « la plus forte et la plus durable des odeurs, » dit M. E. Rimmel, *Book of Perfumes*, p. 245.

Le voyageur Tavernier fit, le premier,

connaître à l'Europe l'origine du musc; il en avait acheté plus de 7,000 poches.

Deux sortes de musc sont dans le commerce: le musc de la Chine, du Tibet, du Tong-King, provenant du chevreton porte-musc, *moschus moschiferus*; et le musc de Sibérie ou Kabardin, provenant du *Moschus sibericus*. On vend annuellement dix mille onces de musc du Tong-King et un millier de livres de musc Kabardin; ce dernier, qui a moins de valeur, se vend à la foire d'Irbit, sur la frontière sud de la Sibérie: la moitié part, par Kiachta, pour la Chine, et le reste pour Saint-Petersbourg, d'où une grande partie passe en Angleterre. Il vient encore quelquefois un musc de la Boukarie; je n'ai pu me renseigner sur son origine.

Divers autres animaux et même quelques végétaux possèdent une odeur analogue à celle du musc; tels sont: le rat musqué des Indes (*Sorex indicus*), et le rat musqué d'Europe (*Migale moschata*, *Castor moschatus*) des bords du Volga. On met les peaux de ces derniers dans les garde-robes pour préserver les pelletteries de l'attaque des insectes. Le bœuf musqué, de l'Amérique du Nord (*Ovibos moschatus*), est tout imprégné de l'odeur du musc. Le bison porte cette odeur sur le sommet de la tête. Le musc d'alligator, de l'Amérique centrale, fait l'objet de quelque commerce: celui du glacial, du Gange, pourrait sans doute être aussi utilisé: c'est dans les glandes maxillaires que ces animaux possèdent leur musc; on dit que celui du crocodile est de même usité dans la parfumerie locale. Un canard musqué (*Buzara lobata*) vit dans l'Australie occidentale; notre canard musqué, dit de Barbarie (*Anas moschata* L.), est originaire d'Amérique.—Le callichrome musqué (*Callichroma moschata* Latr.) et quelques autres insectes viennent clôturer la série animale. M. Rimmel cite encore quelques *polyptiers*, entre autres le *Tipula* (sic) *moschifera*, de la méditerranée.

Dans le règne végétal, tout le monde connaît la plante à musc (*Mimus moschatus*), dont un pot suffit pour embaumer un appartement; disons en passant que l'espèce voisine, *Mimus luteus*, est mangée comme légume au Pérou. La graine d'ambrette ou de musc, *Hub-ul-musk* des Arabes (*Abel-moschus moschatus*) a plutôt l'odeur de civette. Enfin, on a encore l'arbre à suc de la Jamaïque (*Moschexylon Swartzii* ou *Trichilia moschata*); le *Guarea grandifolia* des Indes occidentales; le muskwood d'Australie (*Eurubia argyrophylla*), la plus grande composée arborescente; et la racine de musc ou de Sumbul (*Ferula sumbul*), du Khanat de Bochara, introduite par la foire de Nijni-Novgorod.

SCIENCE POPULAIRE

LA DORIPHORE A 10 LIGNES OU CHRYSOMELE DE LA POMME DE TERRE (1)

Dans un numéro du *Naturalist Canadien* de décembre 1870, nous avons donné l'histoire de cet insecte redoutable. Nous jetions alors un cri d'alarme pour mettre les autorités en garde contre l'invasion de cette peste qui, partie du versant oriental des Montagnes Rocheuses, poursuivait constamment sa route vers l'Est, en parcourant de 75 à 100 milles par année. A cette époque l'insecte ne faisant encore que commencer à envahir le Michigan, et aujourd'hui il s'est déjà montré dans le voisinage de Toronto, causant partout ses dégâts habituels, c'est-à-dire ravageant tellement la pomme de terre, que la culture de ce tubercule ne donne plus que des rendements insuffisants pour rémunérer le cultivateur de ses labours.

Nous doutons fort que la rigueur de notre climat puisse mettre une barrière à la diffusion de ce nouvel ennemi, car son lieu d'origine se range parmi les climats assez tempérés. Nous croyons donc mettre de nouveau nos lecteurs en garde contre ce redoutable ennemi et pour leur permettre de le recon-

(1) La Chrysomele a été trouvée dernièrement aux environs de Québec, au village de Beauport.

naître plus facilement, nous en donnons la figure dans la gravure ci-jointe Fig. 19, qui le représente dans ses divers états sur une feuille de pomme de terre. *a*, nous montre l'insecte vu de face, et *d* vu de profil, de grandeur naturelle, *c*, est une larve qui ressemble assez à celles de nos Chrysomèles communes; on voit en *a*, une série d'œufs attachés aux nervures d'une feuille de pomme de terre, et *b*, nous montre une patte grossie de l'insecte, dans laquelle on remarque que la cuisse est passablement renflée, et où l'on voit distinctement les 4 articles du tarse.

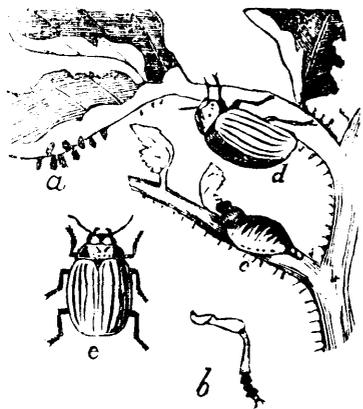


Fig. 19.

La *Doryphora 10-11 notata* de grandeur naturelle : *a* les œufs ; *c* une larve ; *d* et *e* l'insecte parfait ; *b* une patte grossie.

Nous n'avons pas de doute que si, dès l'apparition de cet insecte sur notre territoire, on offrait des primes pour sa destruction, on pourrait mettre une barrière à sa diffusion ou du moins restreindre tellement sa multiplication, que ses dégâts ne pourraient être sérieux. Mais si les autorités ne portent pas leur attention jusqu'à ces détails, les cultivateurs soucieux de leur avenir devront se faire un devoir de se mettre eux-mêmes à l'œuvre pour exterminer l'ennemi dès son apparition. L'insecte est lourd, très-facile à saisir, il ne vole que rarement; son recours habituel contre les poursuites est de se laisser choir sur le sol où il fait le mort pendant quelque temps et où il est très-facile alors de l'écraser ou de l'enlever.

Comme il est aisé, en fait de science, d'induire en erreur! Un correspondant écrivit l'été dernier dans le *Mercury* de Québec qu'un ministre protestant, à Sillery, avait rencontré l'insecte dans son jardin, trompé sans doute par la rencontre de la Chrysomèle scalaire ou de la Chélimorphe cribraire, (*Chrysomela scalaris*, Lecomte, ou *Chélimorpha cribraire*, Fabricius). De suite les journaux Américains de s'emparer de cet avancé; et nous lisions dernièrement dans une revue européenne que la doryphore poursuivait actuellement ses ravages à Québec.

Ce redoutable insecte a été dernièrement l'objet de l'attention de plusieurs gouvernements européens. Les chambres législatives de Belgique ont notamment prohibé l'importation de la pomme de terre d'Amérique, de crainte d'introduire dans leur pays ce redoutable ennemi. La mesure n'était rien moins que superflue, et un peu de connaissance en fait d'entomologie aurait pu épargner aux savants législateurs Belges le ridicule de frapper ainsi de l'épée dans l'eau; car l'insecte ne peut se transporter avec les tubercules. C'est aux feuilles et aux tiges seulement de la plante qu'il s'attaque, et ses œufs ne sont pas déposés dans le sol ni sur les tubercules, mais seulement sur les feuilles. Aussi les entomologistes du pays ont-ils dû donner une leçon convenable, à cette occasion, à leurs soucieux députés.

L'ABBÉ PROVENCHER,
du Naturaliste Canadien.

Voici ce qu'on écrit de Washington sur ce même sujet :

Le ministre de France à Washington vient de demander au gouvernement des États-Unis de lui communiquer les rapports transmis au département d'agriculture sur les moyens de détruire le doryphore, ce terrible ennemi des pommes de terre. On n'a pas oublié que la Belgique, l'Allemagne et l'Espagne ont prohibé l'importation des pommes de terre d'Amérique et que le gouvernement français a suivi cet exemple, d'après l'avis de l'Académie des sciences.

Voici ce qu'on a répondu de Washington :

« Le seul remède qu'on ait trouvé jusqu'à ce jour contre le doryphore est l'arséniate de cuivre, que l'on nomme vulgairement *Paris green*; d'après ce que rapportent les fermiers, ce poison tue l'insecte sur les tiges de la plante sans agir sur les tubercules. Il faut savoir en effet que le doryphore n'attaque pas la pomme de terre elle-même; il s'attache à sa tige dont il détruit la vitalité, ce qui entraîne la perte des tubercules.

« La description de l'insecte et de ses mœurs a été faite par M. Townsend Glover, entomologiste du département d'agriculture, dans un long rapport officiel. Le doryphore est connu depuis cinquante ans au moins, mais ce n'est que depuis 1860 qu'il fait beaucoup de mal aux pommes de terre. C'est dans la région

voisine des Montagnes rocheuses, dans le Colorado, qu'il a commencé ses ravages. De là vient le nom de *Colorado beetle* donné à l'insecte par les Américains. Chaque année, les ravages du doryphore s'étendent un peu plus loin vers l'est. La marche de l'insecte vers le littoral est de 60 à 80 milles par an. Il cause actuellement des pertes sérieuses dans la partie centrale des États de New-York, de Pennsylvanie et de New-Jersey, dans le Maryland, le district de Columbia et la Virginie orientale. Des comtés où le doryphore ne s'était pas encore montré sont envahis cette année.

« La précaution prise par les gouvernements européens n'est pas superflue; car si le doryphore ne se loge pas dans la pomme de terre, il dépose ses œufs dans la terre où celle-ci est plantée. Il y a danger que la terre qui reste toujours attachée aux tubercules ne contienne quelques-uns de ces œufs. Cela suffirait pour introduire le redoutable insecte en Europe.

On écrit de Hartford :

« Le pire ennemi du cultivateur, le scarabée du Colorado, appelé par les Canadiens punaise à patates, vient de faire son apparition dans le Connecticut, à Wethersfield, South-Wethersfield, Rocky Hill, East et West Hartford. Nous n'avons pas encore le scarabée à l'état parfait, mais des larves de deux ou trois jours, qui détruisent les champs de pommes de terre avec une voracité faite pour confondre les fermiers. Ces larves sont de couleur orange, avec la tête noire, une raie de couleur noire sur le premier segment du corps et une série de taches noires de chaque côté de la tête et de l'abdomen. Elles ne causeront sans doute pas grand dommage aux pommes de terre précoces, qui ont atteint déjà les trois quarts de leur croissance, mais on craint que la dernière récolte ne soit entièrement détruite. »

POESIE

LES DEUX ANGES

Triste et sombre est la nuit qui recouvre la terre,
Lugubre et froid le vent qui souffle et qui gémit;
On dirait un enfant qui va pleurant sa mère,
On dirait les soupirs d'une âme qui s'enfuit.

Une froide sueur vient mouiller chaque membre
De mon corps épuisé par l'ennui, la douleur;
Et j'ai rêvé assis seul dans mon étroite chambre,
Un noir pressentiment me déchire le cœur.

Mais tout-à-coup les flots d'une vive lumière
Comme un soleil naissant éclairèrent mon réduit,
Je relève aussitôt mon humide paupière
Cherchant l'astre qui vient commander à la nuit.

Et j'aperçois, marchant d'un pas lent et modeste
Deux anges du Seigneur... ils s'avancent vers moi.
Et frappé de l'aspect de ce couple céleste
Je demeure tremblant de respect et d'effroi.

L'un d'eux va tout gaîment, la tête couronnée
De lis et d'immortelle au plus frais coloris,
Mais l'autre porte au front une rose fanée
Qu'un crêpe vient couvrir de ses lugubres plis.

Baissant son doux regard, ce dernier dit : mon père
Aux ordres du Très-Haut tout doit être soumis,
Car lui seul est le maître. Ah! votre pauvre mère,
Je compris à ces mots et je m'évanouis.

Mais lorsque je revins comme d'un long délire
De ce sommeil de plomb plus amer que le fiel
L'autre ange resté seul, avec un doux sourire
Disait : consolez-vous, votre mère est au ciel.

MEINER.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne
d'être montré aux hommes
c'est une âme humaine. »
« The one thing worth
showing to mankind is a
human soul. »
(BROWNING.)

XXXVIII

(Suite)

Enfin, le lendemain, à une heure tardive, j'aperçus le bateau venant de Sicile, et traversant lentement le golfe en luttant contre un vent violent et contraire car à une longue durée de beaux jours succédaient maintenant cette série de jours sombres et orageux qui attristent souvent, à Naples, la fin du printemps. Mon premier mouvement fut de partir pour aller au devant de Mario sur le rivage; puis je changeai d'avis, et je me décidai à demeurer où j'étais, afin de me trouver seule lorsque je recevrais les nouvelles dont il était porteur.

J'eus de la peine cependant à maîtriser mon impatience, car il me fallut l'attendre ainsi près d'une heure encore. Mais enfin

j'entendis son pas sur l'escalier; puis ma porte s'ouvrit, et il parut. A ce que j'éprouvai lorsque je vis qu'il était vraiment seul, je sentis que jusqu'à ce moment je m'étais flattée de recevoir Lorenzo avec lui. Je le regardais, immobile, et n'ayant pas la force de l'interroger. Il vint à moi, me prit dans ses bras avec une tendresse que jamais il ne m'avait témoignée à ce point, et je vis qu'en m'embrassant ses yeux étaient remplis de larmes.

—Lorenzo! Où est Lorenzo? m'écriai-je dès que je pus parler.

—Calme-toi, ma sœur, me dit-il; calme-toi, je t'en conjure... Je vais te dire toute la vérité, sans aucun déguisement.

—Mais, avant tout, dis-moi où est Lorenzo, et pourquoi il n'est pas ici?

—Ginevra, je ne puis te répondre, car, en ce moment, je ne le sais pas, j'ignore tout autant que toi ce qu'il est devenu.

A cette réponse, les battements de mon cœur devinrent si violents que je crus m'évanouir; mais je luttai contre l'angoisse dont j'étais saisie, et d'une voix sourde je dis à Mario :

—Tout ce que tu sais, dis-le moi du moins sans retard et sans réticence.

Mario tira de sa poche une lettre soigneusement cachetée, qu'il semblait hésiter encore à me remettre. Mais j'en avais reconnu l'écriture, et je coupai court à toute autre explication en l'arrachant de ses mains; puis je courus m'asseoir à l'extrémité la plus retirée de la chambre pour la lire à mon aise, et sans que mon frère pût en deviner le contenu avant qu'il me plût de le lui communiquer.

« Ginevra! avant d'ouvrir cette lettre, vous aurez sans doute déjà appris que j'ai perdu mon procès, en d'autres termes, que je suis ruiné, irrévocablement ruiné. Je l'avais senti, lorsqu'à l'heure décisive, la mort m'a enlevé le seul homme qui pouvait en assurer l'issue favorable; et, en vous embrassant au moment de mon départ, je croyais bien vous dire adieu pour toujours... Tel que je suis, cette parole vous épouvantera sans doute. Quoique la perte d'un très-mauvais mari ne soit pas irréparable, vous frémissez, j'en suis certain, à la pensée de tout ce dont une situation désespérée pourrait me rendre capable, et l'idée la plus funeste vous a, je le gage, déjà traversé l'esprit. Eh bien, vous n'avez pas tort; cette idée, je l'ai eue, j'en conviens, et peut-être serez-vous satisfaite d'apprendre que c'est vous qui m'en avez détourné. Oui, Ginevra, votre image m'est apparue, et je n'ai pas voulu ajouter un horrible souvenir de plus à tous ceux que je vous laisse, et aggraver d'une façon sanglante une catastrophe déjà suffisamment tragique. C'eût été cependant vous rendre votre liberté et permettre à votre jeune vie de reprendre son cours et de retrouver un bonheur dont il ne m'est plus permis de vous parler. Cette pensée ajoutait donc une raison de plus à toutes celles que me suggérait le désespoir; mais ce regard doux et suppliant, ce regard inexplicable que vous avez attaché sur moi en me disant adieu, m'a arrêté, et ce souvenir me trouble encore. Que voulez-vous me dire, Ginevra? Qu'aviez-vous à me demander? Quelle pouvait être la prière qui semblait errer sur vos lèvres? Je ne puis plus rien réparer aujourd'hui; le passé n'est plus en mon pouvoir, et l'avenir est détruit. Le charme enchanteur de votre beauté et de votre pure et noble tendresse n'a pas été assez puissant pour me défendre contre moi-même. Il est trop tard, vous le voyez bien. Laissons donc les regrets inutiles. Tout est fini. Mes fautes ont porté leurs dernières conséquences : je n'ai plus qu'à les subir, quelles qu'elles soient. J'accepte donc la lutte, et ce mot est même le seul qui me ranime; car lutter, c'est travailler, et le travail, je l'ai aimé jusqu'à la passion! que n'est-ce à celle-là, et non à d'autres, que j'ai livré mon âme tout entière! Ah! si le passé pouvait revivre!... Mais revenons au présent. Je saurai donc travailler—oui, Ginevra, travailler pour vivre.— Quelque sybarite que j'aie pu paraître et être, je puis faire cela, je puis travailler, et je le ferai, mais loin de vous, sans vous. Grâce à la générosité de votre frère et à quelques dispositions que je puis encore prendre et qui vous seront communiquées, vous ne souffrirez pas de ce grand revers. C'est là mon seul espoir, mon seul repos d'esprit; car, après avoir troublé vos beaux jours, vous appeler à partager avec moi les jours amers de l'infortune, cela soulèverait mon âme tout entière contre moi-même, et serait capable de réveiller en moi le désespoir. Soyez donc heureuse, si vous voulez que je ne me tue pas. Et maintenant, adieu. Ce mot se dit pour les plus courtes absences, pour les séparations d'un jour. Quelle sera la durée de la nôtre? celle de ma vie, apparemment... Puisse-t-elle être courte, et ne pas longtemps enchaîner la vôtre!

« Ginevra, tu es jeune, tu es belle, tu es faite pour aimer et pour plaire, et quelque traître, infidèle, parjure que je sois, je suis jaloux! Cependant je te laisse sans crainte sous la garde de ce quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible qui veille en toi sur ta beauté et sur ta jeunesse! J'ai perdu le droit de te protéger et de t'aimer, mais j'ai encore celui de te connaître et de te vénérer comme une créature céleste et sainte! Ginevra, je devrais, je voudrais dire : Pardonne-moi! mais c'est là une vaine parole, lorsqu'il s'agit de l'impérissable. Je ferai donc mieux de te dire : « Oublie-moi! »

(LORENZO.)

Tandis que je lisais cette lettre avec une attention ardente, Mario était resté à la place où je l'avais laissé, la tête dans ses mains, absorbé, lui aussi, dans de tristes pensées. Je me rapprochai de lui. Il releva vivement les yeux.

—Eh bien, ma sœur, me dit-il avec anxiété, peux-tu me dire si tu es informée par le contenu de cette lettre du lieu où se trouve Lorenzo?

—Non.

—Non?... Et pourtant tu as l'air calme et rassurée. Quelle autre bonne nouvelle cette lettre a-t-elle pu t'apprendre?

Quelle bonne nouvelle?... Je fus réellement embarrassée de répondre à cette question. J'étais soulagée, cela était exact; quelque chose de joyeux palpitait dans mon cœur; mais il m'était impossible de le dire, ou du moins de le faire comprendre à Mario; et, par le fait, rien ne pouvait être plus grave que ma situation.

—Aucune bonne nouvelle, lui dis-je. Cette lettre ne contient rien de joyeux assurément, car elle m'annonce la perte de son procès, à laquelle ta lettre m'avait préparée. Ensuite Lorenzo semble me dire un éternel adieu et se figurer que je vais lui permettre de séparer entièrement ma vie de la sienne! Nous verrons cela. Mais pour que je sache ce que j'ai à faire, il faut que tu me dises tout, Mario, tout, sans aucune restriction.

Mario s'était préparé à subir l'effort de chercher à m'épargner, en me faisant un récit incomplet, mais ainsi abjuré, il ne me cacha rien; il me sut gré du courage qui allégeait sa pénible mission.

Lorenzo était arrivé à Messine persuadé d'avance que la mort de mon père était pour lui un présage de ruine. Cependant la sentence ayant été rendue contre lui, ainsi qu'il s'y attendait, il resta, en apparence, très-calme. Pendant la soirée, il eut avec Mario une longue conversation. Il s'occupa de faire en ma faveur des arrangements qui devaient assurer mon bien-être, disposant dans mon intérêt de tout ce qui lui restait, et cependant l'offre généreuse de mon frère, qui se refusait maintenant à profiter d'une renonciation de mes droits à l'héritage de mon père, faite par moi en sa faveur à l'époque de mon mariage. A diverses reprises, dans le courant de cette conversation, Lorenzo exprima le désir que cette tempête passât sur ma tête sans m'atteindre.

Le lendemain matin, Mario reçut une enveloppe contenant un résumé de cette conversation, régulièrement rédigé et signé, et la lettre cachetée qui m'était adressée, sans autre explication. Mon frère attendit Lorenzo à l'heure à laquelle ils s'étaient donné rendez-vous la veille en se quittant; mais Lorenzo ne parut pas, et lorsque Mario alla lui-même pour le chercher, il apprit qu'il était parti dans la nuit, sans laisser aucune indication sur la direction qu'il avait prise. Deux bateaux avaient quitté Messine pendant cette même nuit. La direction de l'un était le Levant, celle de l'autre l'Amérique. Malgré toutes les précautions prises par Lorenzo pour empêcher qu'on ne suivit ses traces, Mario pensait que c'était sur le dernier de ces deux bateaux qu'il s'était embarqué.

Lorenzo avait chargé son intendant de s'entendre avec lui pour l'exécution de ses volontés et pour toutes les dispositions à prendre en conséquence, soit à Naples, soit en Sicile. Mais, pas plus à cet intendant qu'à mon frère ou à moi, il n'avait révélé ses projets personnels, ni le lieu où il allait se rendre.

Après avoir écouté attentivement ce récit, je demandai à Mario de me quitter pendant quelques heures, pour me laisser réfléchir sur tout ce que je venais d'apprendre et considérer à loisir quelle conduite je devais suivre. J'avais en effet besoin de rassembler mes pensées dans la solitude et le silence; mais surtout... oh! surtout! j'avais besoin d'être seule pour tomber à genoux et bénir Dieu!

Oui, le bénir avec transport! La crainte, la crainte, seule horrible et intolérable, qui s'était emparée de mon esprit, était dissipée sans retour par le contenu de la lettre de Lorenzo. Le regret, sinon le repentir de ses fautes, se traîssait dans chacune de

ses lignes. L'énergie virile de son caractère s'y retrouvait aussi tout entière. Quant à ce qui me concernait, je me sentais plus touchée et plus fière de l'intérêt tendre, confiant, respectueux, qu'il m'exprimait, que de toute la passion de son langage d'autrefois, et je bénissais le ciel de n'en être point indigne. Enfin, ce mot : *Le travailleur pour vivre*, me faisait bondir de joie : car j'y voyais un adieu à la vie dangereuse et molle et funeste du passé, et une promesse de régénération et de salut ; de salut matériel, moral, présent, futur, éternel ! Il me semblait impossible, en vérité, d'estimer qu'une telle espérance pût être payée trop cher.

Je me souvins pourtant que j'allais avoir à traiter de mes affaires avec Mario, et peut-être aussi avec Lando, dont le cœur était chagement ému de cette catastrophe, et je pris soin d'apaiser, avant de les revoir, cette joie qui leur eût semblé trop inexplicable, et qui à l'heure même où, par le fait, j'étais plus raisonnable que je ne l'avais jamais été de ma vie, n'eût probablement fait passer à leurs yeux pour une personne extravagante, dénuée de tout sens pratique des choses de ce monde.

XLI

Lorsque donc je revis Mario, je le remerciai tendrement de sa générosité ; mais je lui déclarai que je n'acceptais point la restitution qu'il voulait me faire de l'héritage auquel j'avais renoncé en épousant le duc de Valenzano. Livio en avait fait autant en entrant au couvent. Mario était et devait demeurer l'unique héritier de mon père. J'étais décidée à ne rien laisser changer à ces dispositions. J'eus beaucoup de peine à vaincre sa résistance, et lorsque je tentai de lui dire que les sacrifices que je prévoyais me coûteraient fort peu, il m'arrêta en me disant que je n'en avais pas encore fait l'épreuve, et il exigea qu'à cet égard je ne prisse aucune résolution précipitée.

— A la bonne heure ! lui dis-je, si tu le veux ainsi, nous en reparlerons plus tard ; ne songeons, en ce moment, qu'à ce qui est plus important encore. Tu comprends bien que nous ne pouvons ignorer longtemps en quel lieu Lorenzo se trouve, et que, dès que nous le saurons, je veux le rejoindre.

— Le rejoindre !
— Tu en doutes ?
Mario me regarda avec surprise et se tut un instant ; puis il me dit :

— Ma sœur, la conduite de Lorenzo a été si publique, que, malgré la sollicitude dont je reçois qu'il a fait preuve pour moi dans notre dernier entretien, nul ne s'étonnerait de te voir aujourd'hui demeurer près de nous et user des moyens qu'il a pris pour te soustraire aux dernières conséquences de ses folies.

— Quoi ? accepter cette jolie villa, qu'il veut excepter de la vente de ses propriétés ?... m'y établir dans le bien-être que vous m'avez préparé ensemble, et le Laiser, lui, seul, pauvre, luttant contre les débuts difficiles de cette existence nouvelle ?... En vérité, Mario, si tu as cru que j'y consentirais, cela prouve que, bien que tu sois moins sévère qu'autrefois pour ta petite sœur, tu n'es pas encore tout à fait juste pour elle.

Mario me prit la main et la baisa avec émotion.

— Pardonne-moi, Ginevra, je l'avoue, je ne te croyais ni aussi généreuse, ni aussi courageuse !

Courageuse !... Je ne l'étais pas autant qu'il le pensait. Une espérance s'était levée dans mon cœur qui m'eût rendu la misère facile à supporter, et même, en ce cas, je n'eusse point été à plaindre ; mais ici il n'était pas question de misère, j'y voyais plus clair que Mario ou Lando, et j'étais, au fait, plus saine en ce moment que l'un ou l'autre de mes deux conseillers. Il s'agissait tout au plus d'une gêne passagère : les terres de Lorenzo, les richesses accumulées dans ses différentes demeures, et la vente de tous mes diamants, suffisaient et au delà pour combler l'abîme creusé par son extravagance, quelque profond qu'il fût. Son talent seul, dès qu'il voudrait s'en servir, excluait d'ailleurs toute crainte de pauvreté réelle. Ce simple nom de *Lorenzo*, dont il signait toujours ses œuvres, était depuis longtemps connu dans le monde des artistes, et il n'avait pas à y faire sa place.

Il s'agissait donc uniquement de la perte de tout cet éclat, de cette magnificence, de cette éblouissante profusion de superfluités, de ce lumineux bien-être enfin dont j'étais environnée. Ah ! je n'osais pas leur dire ce que je pensais de ce sacrifice ! Je n'osais pas leur parler de mon indifférence, qui, cependant, faciliterait beaucoup leur tâche, et moins encore oserais-je leur en révéler la cause, de peur d'être taxée de folie, et cela au moment même

où ils auraient eu lieu de reconnaître, avec évidence, que la vie ordinaire elle-même se trouve fort bien des effets de la vie sur-naturelle. Je me contentai donc de leur exposer simplement les raisons pour lesquelles ma situation ne me semblait nullement désespérée. Ils furent soulagés de me voir prendre la chose ainsi, et à dater de ce moment la besogne nécessaire, et à leurs yeux si pénible, fut entreprise sans délai, sans hâte, sans effroi, sans dissimulation, et tous les soi-disant grands sacrifices commencèrent à s'accomplir.

Il m'est encore aujourd'hui difficile de rendre compte de ce que j'éprouvai pendant les jours et les semaines qui suivirent. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il me semblait voir tomber autour de moi des barrières et des entraves, et à chaque pas, respirer un air plus libre !... Est-ce à dire que j'étais devenue une sainte, aspirant aux sacrifices héroïques, aux dépouillements complets ? Assurément non. Je le répète, je ne pouvais avoir aucune vision de ce genre : je comprenais fort clairement que cette catastrophe, qui semblait terrible aux autres, que Lorenzo avait jugé au delà de mes forces, et qui l'avait jeté lui-même jusque dans l'excès du désespoir, n'aurait à ma vie que son enveloppe extérieure et brillante. Mais, cette enveloppe, un instinct confus et intermittent, souvent éprouvé et renaissant partout, m'avait sans cesse inspiré l'étrange et persistant désir de m'en affranchir, et il me semblait comprendre en ce moment mille choses demeurées jusqu'alors inexplicables dans le fond de ma pensée.

La magnificence qui m'avait entourée appartenait cependant à mon rang, et tout cet éclat n'était pas pour moi sans motif ou sans excuse, mais je sentais qu'il obstruait ma marche, et (comme l'a dit du bonheur lui-même une âme pieuse et profonde, (1) que pour aller au vrai but, il allonge il me route !

Je ne fus donc ni courageuse, ni résignée, en cette circonstance : je fus raisonnable et satisfaite comme l'est tout être humain qui, dans un échange quelconque, croit fermement avoir gagné mille fois plus qu'il n'a perdu ! Le soin auquel je me livrai dès lors exclusivement, ce fut celui de découvrir le lieu où Lorenzo s'était fixé ; je ne croyais nullement qu'il fût parti, soit pour le Levant, soit pour l'Amérique. A cet égard, tous les indices me semblaient seulement avoir été préparés par lui pour dérouter nos recherches. L'un des deux bâtiments qui avaient quitté Messine la nuit de son départ devait toucher à Marseille avant de poursuivre sa route. Mes réflexions et mon instinct me disaient également que Lorenzo n'avait pas été plus loin, et que de là il s'était rendu dans l'un des lieux où il pourrait le plus facilement reprendre ses travaux et commencer sa vie nouvelle. A cet égard, Rome ou Paris lui eussent également convenu ; mais il semblait improbable qu'il fût revenu en Italie. Ce fut donc vers Paris que je dirigeai toutes mes recherches, et ce fut à madame de Kergy que je m'adressai pour m'aider à les poursuivre.

Peut-être aurais-je hésité si Gilbert eût été près d'elle ; mais il était absent, absent pour un an, et avant son retour j'aurais le temps de réfléchir sur ce que j'aurais à faire, et peut-être de demander des conseils à sa mère elle-même, à laquelle, en attendant, j'exposai ma situation actuelle, mes désirs, mes projets, et l'anxiété ardente à laquelle j'espérais, avec son aide, mettre un terme.

Sa réponse ne se fit pas attendre et fut meilleure encore que je n'osais l'espérer. Ce grand et tendre cœur semblait avoir, non-seulement compris ce que je ne faisais qu'indiquer, mais avoir pénétré jusqu'au fond du mien et deviné tout ce que je ne disais pas. Je sentis que j'avais en elle un immense appui. Ses recherches furent promptes, efficaces, et leur résultat fut tel que je l'avais prévu. Lorenzo était, en effet, à Paris, caché au fond du faubourg Saint-Germain, dans une petite demeure voisine d'un grand atelier où il commençait à se mettre au travail.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.
(A continuer.)

(1) Eugénie de la Ferronnays.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE

A Montréal, le 3 du courant, la Dame de M. J. E. Tourangeau, typographe, une fille.

DEMANDEZ le VIN AIGRE de LEFFBRYE spécialement recommandé par la FACILITÉ MÉDICALE, comme exempt de toute falsification et supérieur à tout vin aigre importé. En gros et en détail Vinâgrierie en Entrepôt de Montréal, 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital, - - - - - \$6,000,000
Fonds Disponibles, au-delà de - - - - - \$1,031,000

DIRECTEURS :

JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz."
ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains."
M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada," Vice-Président de la "Compagnie de Caouchoque de Québec," et Président de la "St. Pierre Land Co."
J. ROSAIRE THIBAudeau, Directeur "La Banque Nationale."
J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple."
W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada."
HORACE AYLWIN, Port Hope.
ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Péninsule."
DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Co., Négociants.

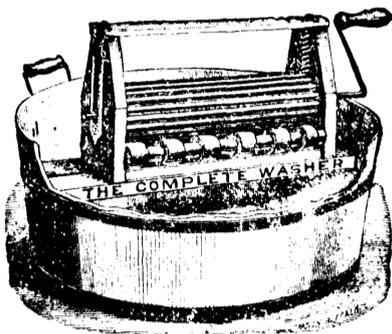
OFFICIERS :

Président : J. F. SINCENNES. Vice-Président : JOHN OSTELL.
Gérant Général : ALFRED PERRY. Secrétaire : ARTHUR GAGNON.
Gérant de la Marine : CHS. G. FORTIER.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Caraisons et Coques de la navigation intérieure ; aussi Caraisons océaniques et Prêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe.

BUREAU PRINCIPAL : 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

LA LAVEUSE PERFECTIONNÉE



coûtant bien meilleur marché que toute autre, est maintenant en vente.
Elle nettoie très-bien les tissus les plus fins, de même que les plus grosses étoffes.
Elle fonctionne sans qu'il soit nécessaire de froter, et par conséquent ne saurait user le linge.
Nous défions l'univers de produire une laveuse égale à celle-ci, et nous conseillons au public de venir la voir lorsqu'elle fonctionne, avant d'acheter des laveuses de grand prix.
Nous recevons tous les jours des témoignages des personnes qui se servent de notre laveuse, et nous sommes encore à entendre dire qu'elle n'a pas donné une entière satisfaction.
Comme il y a de nombreuses imitations de notre laveuse, vous ferez bien de vous assurer que l'on vous vend la LAVEUSE PERFECTIONNÉE.

RIX : \$6.00.

DILLINGHAM & BERG,
Seuls Agents pour le Canada.
Mo. 10, rue Arthur, Québec.
P. H. HENCHEY, Agent voyageur : Bureau : Mansion House, rue St. Bonaventure, Montréal. 6-28-4-11 -e2w.

\$100 Par semaine ! Vente de nos populaires Chromos à l'huile. Catalogue illustré gratuit. 12 échantillons pour \$1.00 ; 100 pour \$6.50. W. H. HOPE, 6-29-5-129 522, Rue Craig, Montréal.

LE VIDO.

EAU DE BEAUTE,
PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR.
AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint : sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir.—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante.
Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.
Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-160 190, Rue St. Laurent.

Librairie Ovide Fréchette,
CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN,
HAUTE-VILLE, QUEBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et la fini ne laissent rien à désirer ; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne ; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons.

Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers.
Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour délier toute compétition.

On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

PRINTEMPS, 1875.

Le meilleur assortiment de

POELES DE CUISINE AMERICAINES, GLACIERES, SABOTIERES,

Escabeaux Brevetés, Ustensiles de Cuisine les plus nouveaux. Venant d'être reçus, le meilleur choix de

Corniches et Ornaments de Rideaux,

BAGUETTES D'ESCALIERS, etc., etc
L. J. A. SURVEYER,
6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nos expéditions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions : 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous : hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plumes, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patente, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centins.

MEILLEURE Montre Imitation d'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé ; balancier d'expansion ; mouvements en nickel ; couvert merveilleusement gravé ; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 ou \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$30. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix : \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. soumise à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande ; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampille pour notre catalogue illustré. Adressez : F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

"CARLE SANG, C'EST LA VIE."

CELEBRE
PURIFICATEUR DU SANG
DE CLARKE

(Marque de Commerce :—"Blood Mixture.")
LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR,
nettoyé et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbout, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente.

Il guérit les Vieilles Plaies les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbout et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Médecins de Temsignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTEES de l'univers.

Soul Propriétaire : F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRE HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario :

EVANS, MERCER & Co., MONTREAL
Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE"

Publiée tous les Jendis à Montréal, Canada, Par la Compagnie Burland-Desbarats.

ABONNEMENT.....\$3.00 par année.
Aux Etats-Unis..... 3.50
Par numéro..... 7 Centins.
Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES..... 10 Centins la ligne.
Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration.

L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.